

LA FILLE
DE
CROMWELL

PAR
EUGÈNE DE MIRECOURT

AUTHOR
Des Confessions de Marion Delorme.

III

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-JACQUES, 38.

LA FILLE
DE
CROMWELL

PAR
EUGÈNE DE MIRECOURT

AUTHOR
Des Confessions de Marion Belorme.

III

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-JACQUES, 38.

www.bnf.fr

eISBN : 9782329001272

Sommaire

Page de Copyright

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

Page de titre

LE DÉPUTÉ D'ARCIS - PAR H. DE BALZAC

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE DOUZIÈME

CHAPITRE TREIZIÈME

CHAPITRE QUATORZIÈME

CHAPITRE QUINZIÈME

CHAPITRE SEIZIÈME

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Les Mémoires d'un vieux Garçon, par A. de GONDRE COURT. 5 vol. in-8.

Les Cavaliers de la Nuit, par le vicomte PONSON DE TERRAIL, auteur de *la Tour des Gerfauts*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Les Paysans, Scènes de la Vie de campagne, par H. de BALZAC. 5 vol. in-8.

Les Damnés de Java, par MÉRY. 3 vol. in-8.

La Fille de Cromwell, par Eugène de MIRECOURT, auteur des *Confessions de Marion Delorme*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Le Roi de la Barrière, par Paul FÉVAL. 4 vol. in-8.

LA Roche sanglante, par MOLÉ-GENTILHOMME. 5 vol. in-8.

Le Fou de la Bastide, par Madame Clémence ROBERT. 3 vol. in-8.

Le Château des Fantômes, par Xavier de MONTÉPIN. 5 vol. in-8.

La Fée du jardin, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.

Le Capitaine Zamore, par le marquis de FOUDRAS et Constant GUÉROULT, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Le Dragon de la Reine, par Gabriel FERRY, auteur du *Coureur des Bois*, 4 vol. in-8.

Diane de Lancy, par le vicomte PONSON DU TERRAIL. 4 vol. in-8.

Les Amours d'Espérance, par AUGUSTE MAQUET, collaborateur d'ALEXANDRE DUMAS. 5 vol. in 8.

Les Vautours de Paris, par le marquis de FOUDRAS et Constant GUÉROULT, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.

Madame Pistache, par Paul FÉVAL. 2 vol. in-8.

La Tombe-Issoire, par ÉLIE BERTHET. 4 vol. in-8.

Le Comte de Salleneuve, par H. DE BALZAC. 5 vol. in-8.

Les Amours de Vénus, par XAVIER DE MONTÉPIN, 4 vol. in-8.

La Dernière Favorite, par madame la comtesse DASH. 3 v. in-8.

Robert le Ressuscité, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.

Les Tonnes d'Or, par le vicomte PONSON DU TERRAIL. 4 vol. in-8.

Les Libertins, par EUGÈNE DU MIRECOURT. 2 vol. in-8.
La Famille Beauvisage, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.
Un Roué du Directoire, par EUGÈNE DE MIRECOURT. 2 vol. in-8.
Le Député d'Arcis, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.
Mercédès, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Blanche de Savenières, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
La Fille de l'Aveugle, par EMMANUEL GONZALÈS. 3 vol. in-8.
Le Château de La Renardière, par MARIE AYCARD. 4 vol. in-8.
Roch Farelli, par Paul FÉVAL. 2 vol. in-8.
La comtesse Ulrique , par le marquis de FOUDRAS et Constant GUÉROULT, auteur de *Roquevert l'Arquebusier* ,etc., etc. 4 vol. in-8.
Les Catacombes de Paris, par ÉLIE BERTHET. 4 vol. in-8.
La Tour des Gerfauds, par le vic. PONSON DU TERRAIL. 5 v. in-8.
La Belle Gabrielle, par AUGUSTE MAQUET, 5 vol. in-8.



LA FILLE

DE

CROMWELL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AUTEUR

Des Confessions de Marion Delorme.

III

Avis. — Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut réimprimer ni traduire cet ouvrage à l'étranger, sans l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur du roman.

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

1855

13/80

LE DÉPUTÉ D'ARCIS

PAR H. DE BALZAC

Jamais peut-être, dans aucune de ses œuvres, la supériorité de Balzac ne s'est manifestée avec autant d'éclat que dans le *Député d'Arcis* : jamais il n'a prouvé si hautement qu'il n'est point de sujet si aride, ni d'étude si sévère qui ne puissent devenir attrayants sous l'aile fécondante du génie. Les admirateurs du grand écrivain s'attendaient à voir briller exclusivement dans cet ouvrage l'observation profonde, hardie, presque infaillible qui forme une des faces les plus saisissantes de son talent ; mais, ce qu'ils croyaient impossible dans des *Scènes de la vie politique*, ce qu'ils y trouveront, avec surprise, répandu en abondance et porté au plus haut degré, c'est l'intérêt, mais un intérêt si vif, si attachant, que le *Député d'Arcis* nous paraît supérieur, sous ce rapport du moins, à tout ce qui est sorti jusque-là de la plume de Balzac. Le procédé employé par l'illustre romancier pour atteindre ce prodigieux résultat consiste à laisser dans l'ombre les hautes combinaisons de la politique pour pénétrer dans les familles et y mettre en jeu toutes les passions humaines par le contre-coup des petites intrigues électorales. Là, tous les sentiments, depuis les plus abjects jusqu'aux plus élevés, se déroulent dans des scènes émouvantes et vivement éclairées par des caractères éclatants de vérité. C'est d'abord le comte de Sallenauve, noble figure, poétique et sérieuse, à la fois, l'une des plus sympathiques créations de Balzac ; puis M^{me} de l'Estorade. Naïs, la famille Beauvisage, la famille Giguet, la belle et touchante Luigia, puis cette terrifiante et originale figure de Vautrin, revêtant ici un caractère tout nouveau, une dernière et suprême *incarnation* , sublime d'habileté, de dévouement et de pathétique dans son rôle de père. Nous en passons beaucoup d'autres pour laisser au lecteur tout le charme de cette admirable composition qui , nous le répétons, se distingue surtout par un immense intérêt.

LES CATACOMBES DE PARIS

Roman par ÉLIE BERTHET

Il est des choses dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent réellement. De ce nombre sont les vastes carrières qu'on appelle *Catacombes de Paris*, bien que ce nom convienne seulement à l'ossuaire qu'elles renferment. M. Elie Berthet, que la puissance de ses conceptions dramatiques et le charme pittoresque de ses descriptions ont placé parmi nos premiers romanciers, a eu l'idée de descendre dans ces immenses souterrains, de les étudier avec soin et d'en dégager la sombre et mystérieuse poésie qu'ils renferment. L'ouvrage que nous offrons au public est le résultat de ses études et de ses ténébreuses promenades sous le sol parisien.

Mais les *Catacombes*, avec l'ordre admirable qui règne aujourd'hui dans leurs lugubres détours, n'eussent pas offert au roman des ressources suffisantes. L'auteur est donc remonté jusqu'à l'époque où ces galeries furent, pour ainsi dire, découvertes, alors que leur délabrement compromettait la solidité d'une portion de Paris et que, chaque jour, à chaque heure, de nouveaux écroulements venaient consterner les quartiers de la rive gauche. En beaucoup d'endroits on peut encore observer l'état primitif des carrières ; ces endroits s'appellent *travaux des anciens*. Il lui a donc été facile de se représenter les *Catacombes* telles qu'elles étaient au siècle dernier, et il a créé l'œuvre la plus curieuse, la plus dramatique, la plus saisissante qui soit jamais tombée de sa plume.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

Mariage comme on n'en voit plus.

Pendant que les scènes violentes se passaient au logis du boulanger de Fish-Street, la jeune bohémienne pénétrait dans la taverne où nous avons vu Charles et Shrewsbury s'enivrer dès le commencement de notre histoire.

Nous l'avons dit, ce bouge servait d'asile à la plus grande partie de la troupe de bohémiens que Judith tenait autrefois sous son empire. Elle les avait laissés, à sa mort, sans autres moyens d'existence que la rapine et le brigandage.

Aussi, ce peuple déguenillé s'en donnait-il à cœur joie.

Pudding-Lane était pour Londres une autre cour des Miracles. Le shérif ne se hasardait dans ce coupe-gorge qu'escorté d'un nombre de limiers suffisant pour intimider la dague de ces fils de Bohême et l'empêcher de larder sa peau de magistrat.

Arrivée devant la porte de la taverne, Fiamma sortit de la poche de sa robe une paire de castagnettes, frappa les morceaux de bois l'un contre l'autre en cadence et chanta ce refrain

Un palais a vu mon berceau,
Je ne pleure pas ma famille ;
En tous lieux où le soleil brille
Je suis libre comme l'oiseau.

Sur-le-champ la porte s'ouvrit. De joyeuses clameurs accueillirent celle qu'on venait de reconnaître a son signal accoutumé.

La jeune bohémienne était l'idole de la troupe.

Depuis le jour de sa disparition, tous les hôtes de Pudding-Lane s'était mis à sa recherche, explorant les rues de Londres, les promenades, les carrefours, les places publiques et les réduits les plus obscurs de la Cité. Chaque soir, après mille recherches infructueuses, le bouge retentissait d'un effrayant concert de malédictions et de blasphèmes. On vit des larmes répandues, on entendit des sanglots parmi ces hommes de sang, parmi ces femmes dégradées. Celles-ci n'étaient point jalouses de Fiamma : la rigidité de mœurs de la jeune fille leur était bien connue. Pour ces vauriens de Bohème, la protégée de Buttler semblait un être d'une nature infiniment supérieure à leur nature, une reine dont ils avaient fait choix, un fétiche devant lequel ils se prosternaient avec adoratoin.

C'était la seule étoile qu'ils vissent briller dans leur ciel ténébreux.

Sur un signe de Fiamma, chacun de ces hommes eût bravé la mort, chacune de ces femmes eût accepté la condition d'esclave. Tous mendiaient un regard, un sourire de la jeune fille, et s'estimaient heureux quand ils avaient obtenu ce regard, ce sourire.

On devine aisément quel dut être leur désespoir lorsqu'ils ne virent plus cet objet de leur amour.

Les uns parlaient de mettre Londres à feu et à sang ; les autres proposaient d'attirer Buttler à la taverne et de lui faire subir la torture, afin de savoir où il avait caché Fiamma.

Casse-Tête lui-même, tout dévoué qu'il était au sommelier de Whitehall, ne se montrait pas loin de partager cet avis, et nous l'avons vu, sous les ombrages du parc, se révolter audacieusement contre John, jusqu'au moment où celui-ci le fit rentrer dans le devoir par une révélation qui frappa le bohémien de stupeur.

Une fois instruit de la retraite où était réfugiée la jeune fille, Casse-Tête ne jugea pas convenable de faire part de sa découverte au reste de la troupe.

On aurait méconnu son autorité de chef, et le siège de l'hôtel de Cardignan eût été infailible.

Le bohémien se rappelait qu'il avait de nouveau promis obéissance à Buttler. Son amour, condamné au silence, ne diminua pas d'ardeur, et devint au contraire plus vif quand il fut sans espoir.

Cet amour, du reste, produisit dans cette âme brutale un étrange phénomène : on devait s'attendre à le voir déployer le caractère fougueux de la passion ; il prit les allures tout opposées d'une tendresse platonique.

Au lieu d'aimer comme le tigre, Casse-Tête soupira comme le ramier.

En sondant le mystère d'une pareille affection chez un homme de la trempe du bohémien, le psychologue eût trouvé sans contredit un sujet curieux d'étude. Pourquoi ce diamant se trouvait-il enfoui dans cette mare fangeuse ? Pourquoi les sublimes délicatesses des âmes d'élite venaient-elles se nicher dans cette nature perverse ?

Depuis deux ans Casse-Tête était amoureux.

Jamais un mot, jamais un regard n'avait laissé deviner à la jeune fille qu'elle fut l'objet de toutes les pensées du chef. Acceptant sa protection comme elle eût accepté celle d'un frère, elle vivait sous le même toit, dormait dans la même chambre que chacun des personnages qui faisaient partie de l'association, et la moindre tentative, le moindre geste capable d'alarmer sa pudeur eussent été, aux yeux de Casse-Tête, un crime irrémissible.

Un père n'aurait pas veillé sur sa fille avec plus de tendresse et de persévérance.

Aussi, dès que Fiamma n'habita plus Pudding-Lane, le chef des bohémiens parut abîmé dans sa douleur. Il ne donnait plus d'ordres, laissait impunément usurper son pouvoir, oubliait jusqu'à ses rancunes, et, pour peu qu'un pareil état de chose eût duré, Tom aurait pu dormir tranquillement et ne point s'inquiéter davantage des menaces de son farouche ennemi.

Lorsque Casse-Tête revit chez la comtesse l'objet de son idolâtrie silencieuse, il n'eut qu'un instant de bonheur très court, attendu que la jeune fille le laissa partir sans lui adresser un mot d'adieu.

Cette conduite lui parut le comble de l'ingratitude.

Il revint à la taverne l'âme plus sombre que de coutume, et passa la nuit entière au milieu de ses noires réflexions. Le malheureux eût donné sans réserve toutes les heures qui lui restaient à vivre, pour voir sa protégée reposer là, près de lui, sous sa sauve garde, pour épier, comme autrefois, son réveil et son premier sourire. Mais aujourd'hui Fiamma méprise ceux qui ont soigné son enfance. Elle rougit d'avoir habité cet asile impur, et se promet sans doute de n'y remettre jamais le pied.

Juste au moment où le bohémien se livrait à ces réflexions amères, la jeune fille pénétrait dans le bouge avec le premier rayon du soleil.

Les deux astres furent salués par des acclamations bruyantes et des transports d'ivresse.

Hommes, femmes, enfants, roulés pêle-mêle dans leurs couvertures, étendus sur des peaux de chèvre, couchés sur les tables, ou ronflant sans plus de façon sur la terre nue, se trouvèrent debout à l'instant même et coururent au-devant de leur divinité.

Casse-Tête se crut d'abord le jouet d'un songe.

Il se leva du siège où il venait de passer de si cruelles heures d'insomnie, et resta pendant quelques secondes la bouche béante, les bras soulevés vers la jeune fille, comme s'il eût craint de voir s'évanouir une apparition céleste.

Enfin une espèce de rugissement joyeux s'échappa de son sein. Il écarta rapidement la foule et vint tomber aux genoux de Fiamma.

Le bonheur qui se reflétait sur la laide figure de Casse-Tête la rendait presque supportable. Il pleura sur les mains de la jeune bohémienne, les couvrit de baisers ; puis se relevant, ivre de joie, fou d'amour, il la prit entre ses bras robustes et la porta longtemps en triomphe autour de ce réduit enfumé. La troupe entière le suivait en poussant des cris d'allégresse.

C'était à qui s'approcherait de la jeune fille pour s'emparer de ses mains et baiser le bas de sa robe.

— Enfin Casse-Tête la déposa sur une table et repoussa ceux dont les caresses menaçaient d'étouffer l'idole.

Fiamma fit un signe de la main pour réclamer le silence.

Toutefois, il est douteux qu'elle l'eût obtenu, si le chef ne se fut empressé de lui venir en aide. Il distribua de vigoureux coups de poing sur le crâne et les épaules des braillards, et, par ce moyen, le calme ne tarda pas à se rétablir.

— Mes amis, dit la jeune fille, vous avez dû m'accuser d'ingratitude ?

Vingt exclamations l'interrompirent à ce début.

— Jamais ! crièrent les bohémiens.

— Il est impossible que tu sois ingrate !

— Lorsque tu étais enfant, dit l'un, je te prenais entre mes bras pour traverser les rues de Londres, afin que ta robe ne fût point souillée par la fange des ruisseaux.

— Moi, je t'endormais en chantant une ballade puritaine, ou bien je te racontais l'histoire des vieilles de Macbeth. Quand le sommeil avait fermé ta paupière, j'étendais sur toi les peaux de chèvre de ma propre couche.

— Et lorsque tu devins jeune fille, dit un autre, qui donc a pris soin de ta parure ? N'as-tu pas eu toujours les plus beaux pendants d'oreilles et les plus riches colliers ? J'ai bravé plus d'une fois la potence en dévalisant dans Oxford-Street la boutique des orfèvres.

— Non, non, tu n'es pas ingrate !

— Le matin, à ton réveil, dit une femme, je tressais tes longs cheveux noirs , je nouais leurs nattes luisantes avec des rubans couleur de feu ; j'attachais à ta coiffure des épingles d'or.

— Ce qu'il y avait de meilleur à la taverne était destiné à tes repas, dit la cuisinière du bouge.

Puis les hommes reprenaient à leur tour :

— J'allais pour toi voler du vin de France dans les caves du palais Saint-James.

— Moi j'escaladais la nuit les murs du parc de Windsor. L'arc et les flèches de Robin-Hood ont causé moins de dégât que les miennes. Je

préfèrais ces armes à l'arquebuse, qui m'eût trahi. Me glissant à pas de loup dans l'ombre, je surprénais les faisans endormis sur les rameaux des chênes, les chevreaux paissant l'herbe des clairières ; je les frappais d'une main sûre, et je revenais te faire goûter cette venaison royale.

— Et qui vous donnait tous ces ordres , marauds ? dit Casse-Tête.

— Toi . répondirent les bohémiens ; mais nous obéissions avec empressement car il s'agissait de faire plaisir à Fiamma.

— A Fiamma, que nous aimions.

— A Fiamma, l'enfant gâté de la troupe.

— Merci, mes amis, merci ! dit la jeune fille : je ne perdrai jamais le souvenir de vos prévenances et de votre dévoûment. Bientôt vous ressentirez les effets de ma gratitude. Dans la position brillante que les destins me réservent, je songerai chaque jour aux hôtes de Pudding-Lane.

— Eh quoi ! tu vas nous abandonner encore, petite ? demandèrent les bohémiens avec inquiétude.

— Oui, je vais habiter le palais du roi d'Angleterre. Avant de me rendre à Whitehall, je suis venue vous faire mes adieux

— Et pourquoi te rendre à Whitehall, enfant ? pourquoi t'imposer la condition d'esclave et servir un maître, quand tu es reine avec nous.

— Je ne servirai personne ; le Stuart, au contraire, sera mon esclave.

— Vous l’entendez, s’écria douloureusement Casse-Tête ; elle aime Charles II, elle ambitionne le titre de favorite !

— Avant de me condamner, il faut m’entendre, dit Fiamma d’une voix résolue. J’aime Charles II... mais j’abhorre le roi. Comment cet amour et cette haine ont-ils pris naissance dans mon âme ? vous allez le savoir.

CHAPITRE TREIZIÈME

XIII

Mariage comme on n'en voit plus (suite).

Le cercle des bohémiens se resserra autour de la jeune fille.

— Il y a sept ans, commença-t-elle, une femme, votre souveraine à tous, expirait ici dans la détresse, après avoir possédé plus de trésors qu'il n'en faudrait pour acheter un riche quartier de Londres. Cette femme était ma mère.

Un cri général de surprise accueillit ces paroles.

Casse-tête garda seul un visage impassible et continua de rester accoudé sur la table qui servait de tribune à la jeune fille.

— Ta mère ! dit un vieux bohémien se levant tout ému du banc sur lequel il était assis, car ses jambes avaient peine à se soutenir. Mais, si tu es la fille de Judith, tu es aussi la fille...

— Silence, Jacques !... toi seul ici connais ce secret terrible, et tu as juré de l'emporter dans la tombe.

— C'est vrai, murmura le vieillard. Approche un peu, mon enfant, que j'examine ton visage.

Fiamma se pencha doucement vers lui.

— En effet, poursuivit-il, tu ressembles à Judith. Comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ! Oui, tu es bien la fille de celle que nous avons pleurée... car, si mes souvenirs ne m'abusent, tu as été conduite ici par le capitaine des gardes de Whitehall...

— Vous vous trompez, Jacques ; c'est par John Buttler, interrompit aussitôt Fiamma.

— Tu as raison... Je devrais ne plus ouvrir la bouche : ma mémoire se trouble et ma vieille tête oublie d'anciennes recommandations. Continue, mon enfant ; nos oreilles sont attentives. Tu dois prendre sur nous l'autorité de celle qui n'est plus.

— Écoutez, dit Fiamma. Vous avez tous vu John amener dans cette taverne la pauvre orpheline : il accomplissait la suprême volonté de mon père. J'avais neuf ans au plus, et j'ignorais le secret de ma naissance. Vous m'avez accueillie, vous m'avez aimée, vous m'avez tenu lieu de famille. Si la destinée m'entraîne loin de vous, je conserve l'espérance de vous rejoindre un jour. Or sachez, en attendant, pourquoi j'aime te Stuart ci pourquoi je le hais ! il y a deux mois environ, je me trouvais seule en ces lieux, à l'approche de la nuit, lorsque je vis entrer un homme qui me demanda s'il n'y avait pas une autre taverne plus rapprochée de la place de Westminster. Sur ma réponse négative, il fronça le sourcil et ne parut pas très flatté du coup d'œil que lui offrait cette pièce. Après son investigation silencieuse, il s'approcha de moi, me regarda longtemps avec une persistance qui tue fil rougir, et me dit en me frappant légèrement sur la joue :

« — Par saint Georges ! ces deux yeux-là me réconcilient avec le mobilier de cette taverne et ses murailles crasseuses. Vendez-vous du vin d'Espagne, ma belle enfant ? »

J'apercevais une émeraude au doigt de l'inconnu :

« — Non, mylord, lui répondis-je.

» — Pourtant, se dit-il tout rêveur, je ne puis l'enivrer qu'avec son vin de prédilection. Comment faire ? »

Une idée lui traversa l'esprit.

Fouillant à sa poche, il en retira une bourse et me la donna pour approvisionner la taverne de Xérès et de Porto, disant qu'il reviendrait dans la soirée du lendemain ainsi que les jours suivants, et paierait son écot, sans égard aux pièces d'or contenues dans la bourse. Il revint, en effet, avec un autre seigneur. Ce dernier s'enivrait tous les soirs. L'autre le quittait ensuite et le rejoignait au bout de longtemps, lorsque le sommeil de l'ivrogne durait encore. Mais il ne rentrait ou ne sortait jamais sans me frapper sur la joue, comme au premier jour, et sans me dire des paroles qui me faisaient battre le cœur. C'était la première fois qu'un homme m'adressait des compliments sur ma beauté. Je me pris à aimer cet inconnu, dont les manières me semblaient si nobles, dont le langage était si séduisant. Je pensais à lui tout le jour, et la nuit je voyais en rêve son image.

Un soir, John vint me rendre visite ; il me dit, en me montrant l'inconnu, attablé comme de coutume vis-à-vis de son éternel compagnon :

— Celui que tu vois est Charles Stuart, le monarque régnant de la grande Bretagne.

Il se mit ensuite à me raconter une horrible histoire. Je sus à la fois le nom de mon père et les crimes de l'homme pour lequel j'éprouvais un fol amour. Buttler me montra ce vampire royal, soulevant la pierre des tombeaux et vouant à l'ignominie la cendre des morts. Je compris enfin pourquoi Londres nageait dans le sang, pourquoi le bourreau frappait chaque jour de nouvelles victimes.

« — Viens ! » me dit John, quand son récit fut terminé.

Deux chevaux nous attendaient à la porte ; nous courûmes jusqu'à Tyburn avec la rapidité d'un vent d'orage.

Là j'aperçus des ossements qui s'entrechoquaient aux arbres...

Horreur ! ceux de mon père étaient du nombre

Je sentis alors mon âme envahie par une haine implacable ; le monarque devint à mes yeux un monstre de barbarie et de lâcheté. Pourtant j'aimais toujours l'inconnu. Je ne pouvais me décider à réunir en un seul être ces deux hommes si différents l'un de l'autre, et qui me faisaient éprouver des émotions si contraires.

Avez-vous jamais vu le soleil resplendir dans un coin bleu de l'horizon, tandis qu'à l'autre bout du ciel se formait une noire tempête ? Les rayons de la lumière luttent contre l'envahissement des ténèbres. Parfois ils

réussissent à chasser les nuées obscures ; mais presque toujours ils s'éteignent au souille de l'orage.

Cette peinture est celle de l'état de mon âme.

Lorsque j'entends la voix du Stuart, lorsque je contemple ses traits nobles et majestueux, je ne puis me défendre des sensations de l'amour : il fait beau dans mon cœur. Or, en ces moments de folle ivresse, je vois tout à coup se dresser à mes yeux un pâle fantôme. Celui qu'on a troublé dans le repos de sa tombe, mon père, aujourd'hui privé de sépulture et dont les membres sont dévorés par les corbeaux de Tyburn, vient se placer entre le Stuart et moi. Le spectre me parle, il me désigne le bourreau de ses cendres... et la haine reprend son empire.

Fiamma fut interrompue par les questions de plusieurs bohémiens.

— On a déterré douze cadavres, au risque d'infecter Londres et de nous amener la peste : laquelle de ces profanations veux-tu venger ?

— Comment s'appelait ton père ?

— Oui, dis-nous son nom, mon enfant.

— Ce nom, répondit-elle, j'ai fait serment de ne le prononcer qu'en présence du roi d'Angleterre. Ne m'interrogez pas davantage. Vous savez de mon secret ce qu'il vous en faut savoir pour me prêter appui.

— Parle ! lui cria-t-on.

— Faut-il tuer le roi ?

— Je me charge de faire sentinelle aux portes du palais et de le guetter au passage.

— Nous renverserons son escorte, nous lui plongerons nos couteaux dans le cœur !

— Cette mort serait trop douce, reprit la jeune fille avec un calme à donner le frisson. L'homme qui sait inventer de monstrueux supplices doit avoir une fin plus terrible. Le prince sanguinaire qui danse et donne des fêtes splendides en présence de l'échafaud tendu de noir, le profanateur des sépulcres doit mourir lentement, au bruit de son trône qui tombe, et chargé des malédictions de son peuple.

— Jacques, poursuivit-elle, en s'adressant au doyen de la troupe, tu as connu mon aïeule ?

— Oui, répondit le vieillard.

— Quel moyen employait Maggy pour se débarrasser d'un ennemi mortel ?

— Attends, ma fille... laisse-moi rappeler mes souvenirs. Maggy, dans sa jeunesse, avait étudié la science des poisons à la cour des Médicis. Elle en fabriquait un surtout dont les effets étaient terribles. Lorsqu'il se mêlait aux liqueurs et aux aliments, il entraînait une mort prompte et foudroyante. Toutefois, comme il laissait des traces, les Médicis l'employaient rarement de cette manière. Malheur à celui qui recevait d'eux en présent quelque riche habit de cour ! Il suffisait qu'une partie de l'étoffe fût imprégnée de la

poudre fatale, ou qu'un sachet contenant la substance mortelle eût été cousu sous la doublure du pourpoint : le poison se volatilisait aussitôt par la chaleur ; il était absorbé par les pores et pénétrait jusqu'à la moëlle des os. Dans ce cas, la victime était souvent de longues années sans mourir ; elle avait le temps d'assister à l'effrayante destruction de son être. On a vu des jeunes gens à la fleur de l'âge tomber dans la décrépitude, malgré les secours et l'habileté des médecins. Le poison faisait blanchir leurs cheveux, déracinait leurs dents ; la taille de ces infortunés se courbait, leur front se couvrait de rides, leur tête tremblait comme celle des vieillards. De jour en jour, le marasme envahissait leur organisation, desséchait leurs membres et les réduisait à l'état de squelettes vivants. Ils mouraient dans l'idiotisme, et l'art essayait en vain d'interroger leurs cadavres : on ne trouvait point de cause à cette incompréhensible maladie.

— Mon aïeule ne t'a jamais donné la recette de ce poison, Jacques ?

— Jamais. Elle portait la poudre infernale dans un sachet de velours noir, par-dessus ses vêtements : il n'y avait plus alors aucun danger. Lorsque Maggy fut morte, Judith hérita du sachet. J'ignore ce qu'il est devenu depuis.

— Je devais en hériter à mon tour, dit Fiamma. John, il y a sept ans, le prit sous le chevet de ma mère expirante. Il le remit entre mes mains. le jour même où il me dévoila le mystère de mon origine. Or, j'en ai fait présent à Charles II : le sachet repose sur sa poitrine nue.

Les bohémiens se regardèrent avec épouvante.

ils comprenaient qu'on se débarrassât d'un ennemi par un coup de poignard, sauf à laver ensuite des mains tachées de sang et à s'éloigner du corps de la victime ; mais chacun d'eux, peut-être, eût reculé devant ce raffinement de vengeance qui consistait à prolonger les tortures du supplice et à jouir des lenteurs de l'agonie.

Le chef de la troupe, aux dernières paroles de Fiamma, releva la tête et jeta sur elle un regard incrédule.

— Et pourtant, dit-il, tu vas habiter le château de Whitehall ?

— Aujourd’hui même.

— Tu vas t’abandonner aux caresses du roi ?

— Non. Je ne vous quitterai pas avant d’avoir fait choix d’un époux.

Casse-Tête bondit de surprise.

Mais John est ton second père ; il le faut son consentement.

— Il me l’a donné, répondit Fiamma.

Le bohémien était loin de s’attendre à cette brusque déclaration. Une espérance inattendue l’éblouissait de sa clarté soudaine.

Mais il y avait dans la troupe assez bon nombre de personnages, libres de tout engagement. Il était naturel qu’ils se flattassent aussi d’obtenir la main de la jeune fille.

Elle continua de parler. Tous ces hommes l’écoutèrent avec un religieux silence.

— Elevée parmi vous, dit-elle, je dois me soumettre à vos lois. C'est par là d'abord que je veux vous témoigner ma reconnaissance. Aujourd'hui, j'entre dans ma seizième année : n'est-ce point l'âge où parmi nous les femmes choisissent leur protecteur et leur maître ?

— Oui ! oui ! crièrent les prétendants.

— Tu nous connais !...

— Nomme celui que tu vas rendre heureux !

— Fais ton choix, jeune fille !

Les poitrines battaient avec force. Des regards de feu couvaient cette fiancée de Bohème, si belle et si attrayante qu'elle avait excité les désirs d'un roi.

En quittant l'hôtel de la comtesse, elle avait repris ses anciens vêtements. Son buste gracieux se dessinait sous un corsage de velours : les tresses de sa noire chevelure, chargées d'ornements bizarres, descendaient sur ses épaules arrondies ; ses bras nus étaient ornés de bracelets de corail ; sa jupe écarlate trahissait la naissance d'une jambe fine du modèle le plus suave, et les bohémiens dévoraient tous ces charmes. La position dans laquelle Fiamma venait de se placer vis-à-vis d'eux doublait le prix de sa beauté. De tous ces hommes, il n'y en avait pas un qui n'eût sacrifié sur l'heure dix années de sa vie pour obtenir la préférence.

La fille de Judith jouissait de son triomphe.

A voir ses traits radieux, aux proportions si nobles, à la coupe si pure, on l'eût prise pour une reine qui recevait les hommages de son peuple.

Elle semblait indécise du choix, et son œil noir s'arrêtait alternativement sur chacun de ceux qu'elle voyait animés d'espérance. Sa bouche s'entr'ouvrait pour montrer des dents de nacre à demi-voilées par deux feuilles de rose. On croyait qu'elle allait parler, elle se bornait à sourire ; elle enflammait par de nouveaux regards toutes ces passions rivales.

Casse-Tête, ayant eu le loisir de se remettre de son premier étonnement, s'élança d'un bond sur la table où trônait Fiamma.

— Je réclame les privilèges du chef ! s'écria-t-il en posant sa large main sur la tête de la jeune fille.

Des murmures se firent entendre et se changèrent bientôt en clameurs menaçantes.

— Qu'on se taise, dit le vieux Jacques... Eh ! pardieu, tu t'en mêles, je crois ? poursuivit-il, en s'adressant à un énorme gaillard, haut de six pieds, et faisant à lui seul plus de tapage que le reste des prétendants.

— Pourquoi pas, mon père ?

— Je te le défends ! dit le vieillard. Oh ! tu as beau rouler tes yeux, tu ne m'intimides pas, et, tu dois te le rappeler, j'ai corrigé plus d'une fois ton frère Graham, avant que l'imbécille nous eût quittés pour se faire tanneur, et sous prétexte de devenir homme. Graham était pourtant un autre colosse que toi... Silence donc ! nos règles sont positives. Quand le chef de la

troupe n'a pas d'engagements antérieurs, il est libre de revendiquer avant tous les autres la première femme nubile.

— Oui, cria-t-on ; mais il faut qu'elle l'accepte !

— Sœur, dit Casse-Tête, en pliant le genou, voici bientôt deux ans que je t'aime, sans oser t'en faire l'aveu.

Tu es bien laid, dit Fiamma.

— Oui, sœur... Mais où trouver un amour plus dévoué que le mien ?

Les cris recommencèrent.

— Cet amour, elle le trouvera chez nous.

— Avec un physique moins horrible...

— Tu es laid !

— Tu es vieux !

— Tu as la mâchoire en dehors, et les jeunes filles sont peu flattées de ce genre d'agrément.

— Elles ne ne tiennent pas à recevoir un coup de boutoir au lieu d'un baiser.

Par un geste impérieux, la fille de Judith imposa silence à ses prétendants.

Casse-Tête semblait n'avoir point entendu leurs exclamations injurieuses. Toujours agenouillé devant celle qu'il aimait, il poursuivit avec un accent d'émotion profonde :

— Choisis-moi, sœur ! je serai ton esclave, la volonté sera la mienne. Sur un signe de ta main, sur un mot de tes lèvres, j'accomplirai tous les ordres qu'il te plaira de me donner. Quand tu me chasseras, je m'éloignerai sans résistance. Si tu me rappelles, tu me verras revenir, docile à ta voix comme le chien à celle de son maître, ne proférant pas une plainte, ne laissant pas échapper un murmure.

— Je prends acte de tes promesses, dit la jeune fille, et je t'accepte pour époux !

Ces mots furent le signal d'un tumulte effroyable. Les bohémiens tirèrent leurs dagues, et Casse-Tête se releva promptement.

— Venez donc me l'arracher, cria-t-il ; venez l'un après l'autre ou tous ensemble ! Je me charge de vous saigner, comme des pourceaux que vous êtes.

En parlant de la sorte, il agitait son poignard.

Les plus hardis reculèrent devant ses yeux étincelants.

— Frères, dit Fiamma, n'étais-je pas libre dans mon choix : Voulez-vous marquer ce jour par le meurtre et la révolte ?

Mornes et silencieux, les bohémiens tenaient toujours leurs couteaux à l'air.

— Je vous promets à chacun vingt couronnes pour fêter mon union, dit la jeune fille.

Ces paroles furent magiques. Les dagues rentrèrent sous les haillons.

Le vieux Jacques alla chercher sur une table voisine un vase de grès, servant à mesurer de l'ale et le tendit à Fiamma.

— Casse la cruche, mon enfant, lui dit-il.

— Non, répondit-elle. Si je prends un époux, je le prends pour la vie.

— Tu n'as pas le droit de nous enlever tout espoir ! crièrent de nouveau plusieurs voix séditieuses. Les morceaux de la cruche fixeront le nombre d'années que devra durer ton hymen.

— Allons, dit Fiamma, je cède à votre désir.

Recevant alors le vase de grès des mains du vieillard, elle le jeta de toutes ses forces contre la muraille voisine.

— Enfants, comptez les morceaux, dit Jacques.

— Merci... que le diable les compte... il y en a plus de cinquante !

— A moi pour toujours, cria Casse-Tête, entourant de ses bras la taille de la jeune fille : nous ne pouvons plus être désunis que par la mort !

— C'est vrai, dit la nouvelle épouse ; et maintenant tu vas me suivre au château... La favorite du roi Charles II te nomme son premier écuyer !

Les bohémiens jetèrent sur le chef des regards moqueurs ; mais l'air menaçant de Casse-Tête arrêta la plaisanterie sur leurs lèvres.

Il chargea son premier lieutenant de commander en son absence, et suivit Fiamma, qui sortait du bouge après avoir fait ses adieux à la troupe.

Elle voulait parler à la comtesse avant de se rendre au palais. Or, Casse-Tête, ayant de fortes raisons de croire que la porte du boulanger de Fish-Street lui serait refusée par les garçons, pria sa compagne d'entrer seule et lui promit de bientôt la rejoindre.

En effet, il se glissa dans une ruelle déserte tournant autour de la maison de William.

Derrière cette maison, isolée de toutes celles du voisinage, se trouvait, à la hauteur d'une vingtaine de pieds du sol, un œil-de-bœuf, ouvert sur le magasin de bois du boulanger.

Grâce aux dégradations de la muraille et à quelques poutres en saillie, Casse-Tête put atteindre cette ouverture et pénétrer dans le grenier.

Ce n'était pas la première fois qu'il se livrait à semblable escalade. Depuis sa querelle avec Tom et ses compagnons, il avait été curieux de savoir à quoi s'en tenir au sujet des dispositions hostiles de ces chevaliers du pétrin. N'eût été la crainte de soulever contre sa troupe et lui tout le quartier de Fish-Street, Casse-Tête leur aurait fait payer chèrement déjà les horions qu'il en avait reçus. Il attendait une circonstance favorable pour leur jouer un tour de sa façon, et les pauvres diables ne se doutaient guère que l'ennemi pénétrait si facilement dans la place.

Le plancher du grenier descendait en pente et s'arrêtait à une espèce de porte pratiquée juste au-dessus de la bouche du four. Par là se jetaient les bûches à chaque fournée nouvelle.

Avançant la tête, le bohémien s'aperçut de l'absence de l'échelle qui aidait les garçons de William à grimper au grenier. Comme il n'était pas d'humeur à s'arrêter devant un aussi futile obstacle, il allait imaginer un moyen de descente, lorsqu'il avisa Tom qui retenait Fiamma dans l'atelier de boulangerie, se livrant vis-à-vis d'elle à certaines divagations impertinentes et trouvant mille prétextes pour l'empêcher d'entrer dans une pièce voisine.

C'était le jour du malencontreux mitron de rester debout et de servir la pratique. Ses camarades ronflaient depuis la sortie de Buckingham.

Se croyant seul avec la Bohémienne, il eut l'audace de lui tourner deux ou trois compliments à sa manière, et manifesta la coupable fantaisie de l'embrasser.

Fiamma s'échappa de ses mains, après avoir récompensé d'un vigoureux soufflet cette érotique tentative.

Piqué au jeu par la résistance, Tom allait la poursuivre ; mais une masse énorme, dont le poids était multiplié par le carré de la vitesse, lui tomba sur les épaules, et le força d'aller mesurer la terre.

En se relevant tout meurtri, Tom reconnut Casse-Tête.

Il s'imagina voir le diable.

Sans deviner que la lucarne avait pu livrer passage au bohémien, il courut du côté des matelas en poussant des cris d'épouvante et se glissa sous la couverture, semblable à cet oiseau poltron qui, pour échapper aux chasseurs, dans les savanes de l'Amérique, se fourre la tête dans les buissons et les hautes herbes, et se croit par-là même à l'abri du danger.

Casse-Tête se mit à rire et ne jugea pas à propos de suivre Tom sous l'asile dont il venait de faire choix.

Il introduisit sa compagne dans la chambre de William et resta debout sur le seuil de la porte.

Le boulanger n'était pas dans cette chambre. Il avait voulu se rendre au logis de Buttler, pour rassurer mistress Jeanne, que l'absence de sa fille devait plonger dans l'inquiétude.

Après son départ, Marcelle, voyant la comtesse et Clary, se rapprocher l'une de l'autre, s'était installée sur le lit de l'alcôve, afin de réparer les fatigues d'une nuit sans sommeil.

Quelles paroles furent échangées entre lady Schrewsbury et la fille de John ? De quelle nature pouvaient être les confidences de ces victimes de l'amour de Buckingham ?

Nous ne rapporterons pas ici leur entretien.

Seulement, nous devons le dire, au moment où Fiamma vint les interrompre, la comtesse avait ouvert les bras la jeune fille séduite, et celle-ci ne voyait plus dans sa rivale qu'une noble et généreuse amie. Elles se tenaient embrassées et pleuraient ensemble.

La bohémienne posa ses lèvres sur la main pour lui faire remarquer sa présence.

— Milady, murmura-t-elle, veuillez recevoir mes adieux et ne fournir l'occasion de reconnaître vos bontés pour moi. Si vous avez quelque faveur à solliciter de la cour, usez promptement de mon influence : peut-être ne sera-t-elle pas de longue durée !

— Connaitrais-tu les secrets du roi d'Angleterre ? demanda la comtesse ?

— Oui, dit la bohémienne sans la moindre hésitation.

— Je veux savoir de ces secrets tout ce qui concernera mon époux et le duc de Buckingham.

— Vous serez satisfaite, milady.

Puis, désignant Casse-Tête, elle ajouta :

— Cet homme vous apportera les messages.

Clary venait de reconnaître la jeune étrangère, qu'elle avait vue parfois au logis paternel rendre visite à John, accompagnée du même acolyte à repoussante figure,

Entendant Fiamma parler de son influence prochaine à la cour et supplier la comtesse d'agréer ses offres de service, elle s'écria vivement :

— Serait-il en votre pouvoir de me faire parler au roi ?

— La fille du sommelier de Whitehall, répondit la bohémienne, ne doit réclamer d'autre protection que celle de son père.

— Oh ! surtout qu'il ignore la demande que je vous fais en ce moment ! dit Clary tremblante. S'il ne vous plaît pas de m'obtenir une audience royale, gardez-moi le secret, je vous en conjure.

— Et ne pourrait-on savoir, dit Fiamma, dont les sourcils se contractèrent, ce que vous avez de si pressant à communiquer à Sa Majesté ?

— Le roi seul doit l'apprendre.

— Clary, dit la comtesse, réfléchissez encore... Méfiez-vous d'une précipitation funeste. Les rois ont l'âme changeante, et leur parole est souvent trompeuse.

— Demain, si vous persistez dans votre projet, dit la bohémienne à Clary, venez me trouver à Whitehall : je vous conduirai moi-même en présence de Charles II.

A ces mots, elle baisa de nouveau la main de la comtesse, fit une inclination de tête à la fille de Buttler et sortit de la chambre.

Toujours suivie de Casse-Tête, elle prit le chemin du palais.

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

La chambre maudite.

Des ordres étaient donnés depuis le matin pour la recevoir.

Quatre huissiers en costume de cérémonie l'attendaient au seuil de la royale demeure. L'un d'eux, portant un coffret d'ébène incrusté d'or, s'inclina devant elle et dit, avec un ton de solennité révérencieuse :

— Sa Majesté vous prie d'accepter, comme premier don, les lettres de noblesse ci-incluses. Honneur et salut à vous, duchesse de Sydney !

Casse-Tête, à ce début, fit entendre un soupir qui attira sur lui l'attention des gardes du vestibule. Examinant de plus près ce personnage au costume bâtarde et à la mine peu rassurante, ils s'apprêtaient à le pousser dehors ; mais Fiamma leur dit avec hauteur :

— Respectez cet homme, je vous le commande ! Nous sommes prêts à vous suivre, ajouta-t-elle en s'adressant aux huissiers. Ouvrez-nous sans plus de retard la chambre de Cromwell.

— Veuillez agréer nos excuses, milady : le roi n'a pas cru devoir tenir compte...

— Sortons, frère dit la bohémienne en se tournant vers Casse-Tête. Je ne reconnais pas à Charles II le pouvoir de changer des conditions faites.

— Arrêtez, au nom du ciel ! nous ne refusons pas d'exécuter vos ordres... Mais cette chambre n'a point été ouverte depuis le retour de Sa Majesté dans sa bonne ville de Londres., et l'inscription tracée au-dessus de la porte vous causera nécessairement de la frayeur.

— Quelle est cette inscription ?

— CHAMBRE MAUDITE.

— N'importe, dit-elle avec un singulier sourire ; elle gardera longtemps encore ce nom de funeste présage, et ce ne sera pas moi qui le lui ferai perdre. Conduisez-nous donc... ou reportez à votre maître, avec mes adieux irrévocables, cette cassette à laquelle j'attache une médiocre importance.

Surpris de ce hardi langage, les officiers de Whitehall se décidèrent à précéder la duchesse de fraîche date, non dans l'appartement laissé libre par le départ de lady Castlemain, ainsi qu'ils en avaient reçu l'injonction du roi, mais dans une aile du château, complètement inhabitée depuis la mort du Protecteur. Les galeries désertes et silencieuses de cette partie de l'édifice n'étaient jamais visitées par les courtisans ; la dorure, des lambris avait perdu son éclat, et l'araignée filait sa toile aux fresques des plafonds.

Bientôt les guides s'arrêtèrent en face d'une porte au-dessus de laquelle était en effet tracée l'inscription sinistre. Les lettres, d'un jaune livide, emblème de la trahison, tranchaient lugubrement sur un fond noir.

Chambre maudite, nous y sommes, dit Fiamma

Les huissiers se regardaient avec inquiétude. Ils semblaient hésiter encore.

— Ouvrez ! cria-t-elle.

La porte tourna sur ses gonds rouillés.

Au premier aspect, la chambre parut plongée dans les ténèbres.

De larges contrevents, rapprochés l'un de l'autre en dehors de hautes fenêtres, interceptaient les rayons du jour. On frissonnait au contact d'une atmosphère glaciale en entrant dans ce lieu, dont les murs suintaient comme ceux d'un sépulcre.

— Vous le voyez, se hasardèrent encore à dire les guides, un pareil appartement n'est plus habitable.

— Poussez les volets... laissez entier le soleil, dit Fiamma.

On s'empressa d'obéir.

L'huissier, porteur du coffret d'ébène, le plaça sur cette même table, où jadis avait été déposé le cercueil d'un roi. Présentant ensuite à la duchesse une clé d'or, il la pria de prendre connaissance des lettres-patentes.

— Votre château, lui dit-il, et tous les domaines qui en dépendant se trouvent situés à peu de distance de Londres., dans les environs de Great-House, sur le chemin de Windsor.

Fiamma souleva le riche couvercle de la cassette.

Elle en tira plusieurs parchemin, les parcourut d'un air dédaigneux et dit :

— Prévenez le roi que j'accepte ses dons e faveurs.

— Sa Majesté repose encore ; mais à son réveil j'accomplirai votre message. Les femmes de mylady vont recevoir l'avertissement de se tenir dans l'antichambre ; elles seront prêtes à paraître au premier signal.

— Il suffit... laissez-nous.

— Maintenant, découvre-toi, frère, dit-elle à Casse-Tête, lorsque les huissiers furent sortis : nous sommes dans la chambre où mourut Cromwell.

— Et je me trouve en présence de sa fille, ajouta le bohémien tout ému.

— Tais-toi ! tais-toi !... Tu connaissais donc le secret de ma naissance ?... Oh ! sois muet comme la tombe ! Que jamais un mot imprudent ne s'échappe de tes lèvres !..... A genoux, frère, a genoux ! L'ombre du plus grand génie de l'Angleterre plane sur nos têtes.

Il obéit et s'agenouilla près de sa compagne sur les dalles humides.

Tous les deux examinèrent avec recueillement cette chambre désolée.

On n'avait pas fait subir aux meubles le moindre changement depuis la mort du Protecteur. C'était toujours le même aspect de simplicité sévère. La lampe éteinte pendait à la voûte ; un pupitre était placé sur la table de chêne et portait encore une Bible ouverte, avec un signet marquant ce passage de l'Écriture : « *Deposuit potentes de sede et dimites dimisit inanes.* » (Il a chassé les puissants de leur trône et renvoyé pauvres ceux qui nageaient dans l'opulence.) Avant de rendre le dernier soupir, Cromwell avait peut-être médité ce passage et courbé la tête devant la terrible puissance de la mort qui venait le détrôner à son tour.

Au fond de la pièce était le lit, entouré de ses rideaux de serge noire. On pouvait remarquer l'empreinte qu'y avait laissée le corps du Protecteur, et, dans la vaste cheminée située en face de cette couche mortuaire, l'âtre conservait plusieurs tisons noircis qui avaient dû s'éteindre avec Cromwell.

Près de la cheminée se trouvait le fauteuil garni de cuir, sur lequel s'asseyait le maître des trois royaumes.

Ceux qui lui rendaient visite dans cette pauvre chambre aux murailles nues et dépouillées prenaient place sur de simples escabeaux ; et bien des rois de l'Europe eussent regardé comme un honneur de s'y asseoir à leur tour, afin de s'entretenir un instant avec cet homme de bronze, et recueillir dans la conversation quelques bribes éparses de son génie.

Fiamma, toujours agenouillée, portait ses regards sur chacun de ces objets, auxquels elle semblait rendre un culte religieux. Des larmes tremblaient aux cils de sa paupière, et ses lèvres murmuraient des paroles mystérieuses qu'elle adressait à un être invisible.

Tout à coup elle se leva.

Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; son visage était radieux, son sein battait avec force, et ses bras tremblants d'émotion se dirigèrent du côté du lit du Protecteur.

— Oh ! reste, s'écria-t-elle, reste, fantôme !... ombre sacrée démon père, ne t'éloigne pas encore !... C'est bien toi, je te reconnais à ton visage empreint du sceau du génie, à tes joues creusées par la méditation, à ce regard d'aigle qui mettait à nu le fond des cœurs. Voilà ton front sublime, il porte encore les traces du travail de la pensée. Reviens-tu donc à la vie ? le ciel ferait-il un miracle et me rendrait-il mon père ?... Oh ! parle-moi, je t'en conjure ! que j'entende une fois ta grave et solennelle parole, et qu'elle reste gravée dans mon cœur comme un pieux souvenir.

Elle fit un pas vers le lit, l'œil fixe, le cou tendu, la poitrine haletante, semblant prêter l'oreille aux discours du fantôme.

— Oui, reprit-elle après un silence, tu as rendu l'Angleterre grande et forte ; tu lui as placé sur le front la couronne des mers. Elle te doit sa gloire et sa puissance. Tu as écrasé ses ennemis par la vigueur de ton bras ; tu t'es élancé, comme le lion s'élance sur sa proie, et ton panache victorieux flottait toujours au plus chaud de la bataille. Vainqueur, tu déposais ton épée foudroyante, et tu dictais des lois, tu parlais en maître à l'Europe étonnée. Oui, mon père, tu es grand, ton nom ne périra pas, et l'histoire l'enregistre dans ses fastes les plus glorieux... Mais ta figure pâlit, ton regard se trouble... Quel est ce cadavre gisant à tes pieds ?... La tête est séparée du tronc... le sang coule et jaillit jusqu'à toi...

Fiamma bondit en arrière, comme si la présence d'un cadavre l'eût en effet glacée d'épouvante.

Le bohémien sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; de larges gouttes de sueur découlaient de ses tempes.

Il aurait été moins effrayé peut-être s'il eût réellement aperçu le fantôme, et s'il eût entendu ces discours d'un autre monde auxquels sa compagne semblait répondre.

Cependant la terreur de Fiamma s'était calmée ; son visage avait repris une expression douloureuse.

Elle écoutait encore.

— Les insensés ! murmura-t-elle, ils parlent d'assassinat... Mais qui donc a condamné Charles I^{er} ? N'est-ce pas le peuple, las enfin d'une oppression tyrannique ; n'est-ce pas une cour suprême siégeant dans la grande salle de Westminster ?

Il y eut un nouveau silence.

— Tu excitais le peuple, disent-ils, tu imposais tes ordres aux juges... Mensonge ! Et quand cela serait, ta volonté ne devait-elle pas peser plus que celle d'un autre dans la balance ? Sans parler de l'injure personnelle que tu avais à punir, sans parler de l'affront de ma mère, sans tenir compte, en un mot, de ce qui concernait l'homme, pouvais-tu laisser vivre le roi ? L'Angleterre te demandait le repos et la fin de la guerre civile. Le Stuart vivant, ses amis eussent conservé de l'espérance ; ils auraient pris les armes pour faire prévaloir ses droits menteurs ; ils auraient essayé de t'arracher le sceptre, à toi géant, pour le restituer aux mains d'un pygmée ... Non ! non ! cela ne se pouvait pas. Prêtre d'un nouveau sacerdoce, tu devais défendre le

sanctuaire ; médecin d'une nation, tu devais reconnaître le membre gangrené, l'attaquer avec le scapel et le couper sans miséricorde. Eh ! que t'importe le jugement de quelques esclaves des vieux, préjugés ? N'es-tu pas l'objet des louanges de tous ceux qui travaillent à la régénération des peuples ? Dieu, mon père, Dieu lui-même n'a-t-il pas approuvé ton œuvre ? Il t'a fait asseoir sur un trône, il t'a mis au front une auréole éclatante, il t'a rendu grand parmi les grands hommes !... Et quand ton heure est venue, tu as expiré dans ton lit paisiblement et sans remords ; la nation tout entière est venue pleurer sur ta tombe, les rois de l'Europe ont porté ton deuil.

Casse-Tête entendit alors un effrayant dialogue, dont une partie restait toujours insaisissable pour lui.

— C'est vrai, disait Fiamma, répondant au fantôme, les Stuarts, les pygmées sont revenus...

« Tes amis ? ils sont morts ! Thomas Scott, John Jones, Hugh Peters ont porté leurs têtes sur l'échafaud...

» Harrison ? non, non ! les bourreaux ont été trompés par une ressemblance miraculeuse. Harrison vit, mon père ; c'est ton bras droit qui va frapper encore...

» Oh ! le peuple tremble, il se tait ! Peut-être se bouche-t-il les oreilles, lorsqu' il entend crier dans les rues de Londres la sentence des condamnés. Tu ne la connais pas, mon père, cette horrible sentence qui pour tous est la même ? Ecoute, écoute ! la voici :

« Vous serez traîné sur une claie jusqu' au lieu de l'exécution, là, pendu. Tandis que vous respirerez encore, le bourreau coupera la corde , on vous mutilera (*your privy member to be cut off*) ; vos entrailles seront arrachées

et brûlées sous vos yeux ; puis on vous tranchera la tête, on divisera vos membres en quatre quartiers, et voire tête et vos membres seront mis à la disposition du roi. » Comprends-tu mon père ?... à la disposition du roi ! Le tigre couronné veut flairer de près le corps de ses victimes, il s'entoure de membres palpitants et de chairs saignantes...

» Horreur ! dis-tu ; mais ce ne sont là que les moindres de ses crimes...

» Ceux qu'il pouvait commettre encore ? Oh ! ne m'interroge pas, mon père ! »

Elle se cacha le visage en sanglotant, mais bientôt elle reprit :

— Tu le veux ? je dois obéir. Ce n'était pas assez pour le Stuart de frapper les vivants : il fallait qu'il s'attaquât à la cendre des morts. Le tigre repu se changea subitement en vampire et se rua sur les caveaux de Westminster. Tu frémis, tu devines le dénouement de cette épouvantable histoire... Oh ! n'est-ce pas, Cromwell, que tu croyais reposer en paix ? N'est-ce pas que, laissant à ton heure suprême l'Angleterre florissante, tu t'étais endormi sans crainte, espérant que la reconnaissance et l'amour du pays veilleraient sur le dépôt de tes cendres ? Eh bien, non ! l'Angleterre a lâchement abandonné la tombe de son héros ; l'Angleterre a permis au roi de violer ton asile funèbre... Oui, tu peux me croire, Charles II, l'infâme, n'a pas reculé devant cette indigne profanation. Il a fait exhumer ton corps, tu as été placé sur l'horrible traîneau, la fange des rues de Londres a jailli sur ton cercueil ; le bourreau s'est emparé de toi... Malheur ! malheur ! ... Encore aujourd'hui, tes restes vénérables sont accrochés aux potences de Tyburn, et les oiseaux de proie se disputent les lambeaux de ton cadavre !

A ces mots, Fiamma tomba la face contre terre. Des cris étouffés s'échappaient de son sein.

Casse-Tête voulut faire une tentative pour la tirer de cet état pénible.

Mais, au moment où il s'approchait, elle se releva, pâle, égarée, les cheveux flottants, et courut droit au lit, dont elle écarta violemment les rideaux sombres.

— Tu me demandes si tu seras vengée, s'écria-t-elle avec un accent terrible ; tu me le demandes, à moi ta fille ! Mais tu ne sais donc pas que j'aimais le Stuart avant d'apprendre tous ses crimes... que je l'aime encore peut-être, et que cet amour est le premier instrument de notre Vengeance ? Va, rassure-toi, Cromwell ; avant de faiblir, je m'arracherai le cœur et je le jetterai saignant à la face de Charles ! Tu m'as compris, tu me fais un signe d'adieu... Donne-moi ta bénédiction, mon père, et retourne au ciel !

Pendant quelques secondes, elle parut suivre du regard le fantôme qui s'éloignait.

Spectateur de cette scène étrange, et superstitieux comme tous les hommes de sa caste, le bohémien crut à la réalité de ce rêve d'une imagination en délire. Il ne douta pas un seul instant que l'ombre de Cromwell ne vint apparaître à sa compagne.

Tout à coup Fiamma se retourna vers lui.

— Approche, dit-elle.

Son visage était calme ; seulement un léger frémissement nerveux agitait encore ses lèvres.

— Devines-tu maintenant pourquoi je t'ai conduit ici ?

— Non, répondit Casse-Tête.

— Eh bien ! tu vas le savoir.

— Je ne demande aucune explication ; j'ai promis d'obéir aveuglément à tes ordres.

— Mais je n'accepte pas, moi, cette soumission d'esclave, et je t'accorde sur ma personne tous les droits auxquels l'hymen peut te faire prétendre.

— Est-ce possible ? s'écria le bohémien, dont l'œil étincela de toutes les flammes de la passion.

— Approche encore, dit Fiamma.

Casse-Tête vint tomber à ses pieds et les embrassa dans un transport sauvage.

— Celle qui se nomme à présent duchesse de Sydney t'appartient sans réserve. En tous lieux où le roi me conduira, je l'autorise à me suivre. Caché dans l'ombre d'une porte, sous un rideau, derrière une tenture, il te sera permis d'assister à mes entrevues avec Charles II. Tu m'entendras lui dire que je l'aime ; tu me verras lui prodiguer les sourires, le caresser du regard, faire tout au monde pour le rendre fou d'amour...

— Malédiction ! cria Casse-Tête, qui se releva brusquement et tira son poignard.

— Bien, frère. Ainsi tu devras m'apparaître, la rage au front et l'œil en feu, si tu me vois près de succomber à un instant de faiblesse, ou à une surprise des sens. Je t'ordonne alors de tirer ta dague et de me percer le cœur.

— Ce n'est pas toi que je tuerai, ce sera lui !

— Non, te dis-je . . . A quoi bon frapper du poignard l'homme qui porte déjà dans ses veines un principe de mort ? Oublies-tu le sachet de velours et le poison des Médicis ?

- Mais, puisque tu consentirais à mourir plutôt que d'être au Stuart, à quoi bon t'exposer au péril de la lutte, pourquoi rester à Whitehall ?

— Parce que je ne veux pas perdre de vue le bourreau du cadavre de mon père, parce que je veux être là, toujours là, dressant sur sa route à chaque minute un nouveau piège, l'entourant de conseils perfides, jusqu'au jour où la vengeance du peuple l'étreindra dans un cercle de fer et viendra se réunir à la mienne. En ce moment d'angoisse il se réfugiera près de moi, car mes refus et mes caprices n'auront servi qu'à l'enchaîner davantage. Il me demandera des consolations et de l'amour : je lui prodiguerai le mépris et la haine... Tu seras là, frère, je te le promets ! Le Stuart se traînera suppliant à mes genoux, je le repousserai du pied, je lui annoncerai l'heure de sa mort, je crierai le nom de mon père à ses oreilles épouvantées. Or, il faut que tu m'empêches d'être parjure ; car, vois-tu, j'ai peur de moi-même et je me donne à toi pour avoir un maître. Il faut que dans l'occasion tu puisses dire au Stuart : « Sire, arrière ! cette femme m'appartient ! »

— Oui ! oui ! tu as raison, s'écria Casse-Tête.

— Oublie ton ancienne existence de pillage et d'opprobre. La fille de Cromwell t'élève à sa hauteur. Tu vas t'aider à saper la base d'un trône et à briser le diadème sur le front d'un roi.

— Comment pourrai je te servir ?

— Je l'ai déjà dit : en surveillant ma faiblesse, en me préservant du crime de succomber à un indigne amour, en soufflant sur ma haine, si tu la voyais près de s'éteindre... et je te bénirai, frère... je t'aimerai peut-être.

— Tu m'aimeras ?... Vous l'entendez, mon Dieu ! s'écria le bohémien, frissonnant de bonheur.

CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Le petit lever.

Lorsque Charles s'éveilla, midi sonnait à l'horloge du palais.

Il écarta les rideaux soyeux de son alcôve, et le premier valet de chambre se présenta, tenant à la main les objets nécessaires pour commencer la toilette royale : une chemise de fine toile d'Ecosse, ornée d'une garniture de dentelle de Flandre, le démêloir de vermeil et l'aiguière d'or remplie d'une eau tiède et parfumée d'essence de romarin.

C'était l'aromate de prédilection du troisième des Stuarts : nouveau point historique assez important pour le consigner sur ces pages.

Le roi d'Angleterre imitait presque en tout le cérémonial de la cour de France. Il avait seulement établi quelques modifications au petit lever, et ne changeait pas de chemise en présence de ses courtisans, comme Louis XIV à Versailles.

Sa Majesté britannique accomplissait cet acte mystérieux derrière ses rideaux, et uniquement aidé de son valet de chambre.

Celui-ci remarqua pour la première fois le sachet de velours pendu au cou du monarque.

— Ah ! ah ! fit Charles, voici qui te surprend ? Cette amulette me fut donnée par la charmante Egyptienne, que j'ai transformée ce matin en duchesse avant de m'endormir.

— A propos, continua-t-il en élevant la voix, nous a-t-elle fait l'honneur d'accepter l'appartement laissé libre par le départ de lady Castlemain ?

L'huissier qui avait introduit Fiamma au château était là depuis une heure, à l'autre extrémité de la pièce, debout, silencieux, attendant le réveil du roi.

— Milady nous a contraints de lui ouvrir la *chambre maudite*, répondit-il en s'inclinant devant les rideaux fermés.

— Vraiment, dit Charles, elle a persisté dans ce singulier caprice ?

— Oui, sire. Nos représentations n'ont pu la décider à changer d'avis.

— Soit... elle en sera quitte pour se rendre auprès de moi, quand il me plaira de jouir des douceurs de sa présence... Du diable si je mets le pied dans cet asile du hibou.

Le valet de chambre venait de passer la chemise et tenait sous les yeux du roi une petite glace encadrée d'un cercle éblouissant de rubis et d'émeraudes.

Charles II se peignait lui même.

Après avoir déroulé les boucles de sa chevelure avec le démêloir de vermeil, il questionna de nouveau l'huissier.

— Quels sont les seigneurs réunis dans l'antichambre ?

— Sire, le duc d'York est de retour de Hollande ; il attend avec impatience la permission d'embrasser Votre Majesté.

— Bon, cela ne presse pas. Sans doute il amène à notre cour le fiancé de notre nièce, la princesse Marie.

— En effet, dit l'huissier, soulevant la portière, Guillaume d'Orange est aux côtés de Sa Grâce.

— Nomme-nous les autres.

— Lord Clarendon.

— Ah ! ah ! notre premier ministre... Il est loin de s'attendre... Après ?

— Les comtes de Grammont et de Rochester, sir William Coventry, sir James Bennet, le poète Waller, lord Russel et... mais je m'abuse...

— Qui donc ? parleras-tu

— Le due de Bukingham.

— Peste ! murmura Charles, qui sortit de ses rideaux, vêtu d'une robe de chambre splendide, le traître est pressé. J'aurais voulu d'abord parler à Shrewsbury... John tarde bien à m'obéir... N'importe, faites entrer le duc.

On entendit retentir dans la pièce voisine le nom de Buckingham, et les courtisans se regardèrent avec surprise. La présence de George annonçait, il est vrai, le terme de sa disgrâce ; mais on ne pouvait croire qu'il fut appelé avant tous les autres à saluer le roi.

Celui que devait principalement blesser cette préférence était le duc d'York, revenant victorieux, après avoir exposé sa vie dans un combat naval.

Étonné du peu d'empressement de son frère à le recevoir, il essaya de forcer le passage.

Mais les gardes, placés au seuil de la chambre à coucher, croisèrent leurs hallebardes et laissèrent pénétrer le seul Buckingham.

— Approchez, mylord, approchez ! dit Charles voyant la contenance embarrassée de George. Peut-être vous souvenez-vous, en ce moment, de l'accueil fait autrefois par un roi de France à son sujet rebelle ! Ne craignez rien... vous n'êtes pas aussi redoutable que le duc de Guise, et d'ailleurs, nous employons rarement le poignard de ce côté-ci du détroit.

L'accent ironique de ces paroles n'était pas de nature à donner beaucoup d'assurance à Buckingham.

— Eh bien, mylord, vous venez réclamer l'exécution de notre promesse ?

George s'inclina sans répondre.

— Vous êtes premier ministre, dit Charles, dont la voix était toujours railleuse et mordante, et nous voulons à cette faveur en ajouter quelques autres... mais cette fois de notre plein gré, mylord. Dès ce jour, vous êtes aussi grand écuyer, lieutenant du comté d'York et gentilhomme de la chambre. Nous vous conférons, en outre, l'ordre de la Jarretière... Voyons, dites-le-nous franchement, n'admirez-vous pas notre générosité ?

Buckingham murmura quelques paroles inintelligibles.

Sa position devenait fort embarrassante.

Charles tenait plus que sa promesse, et le duc ne pouvait décemment ni parler le langage hardi de la veille, ni exprimer sa reconnaissance pour des faveurs qui, selon toute probabilité, devaient cacher un piège.

Le roi jouissait de son trouble.

Il appela le valet de chambre et lui commanda de se tenir dans le voisinage d'une porte secrète enclavée dans la boiserie, à peu de distance de la couche royale.

— Si quelqu'un se présente de ce côté, lui dit-il, fais attendre.

— maintenant, poursuivit le roi, en s'adressant à l'huissier toujours debout auprès de la portière, qu'on appelle sir James Bennet et sir William Coventry.

Ces deux personnages entrèrent aussitôt.

— Voici vos collègues, mylord ! dit Charles. Coventry, nous vous nommons à la direction de la marine. Il faut convoquer la Chambre haute et lui transmettre un ordre que nous allons écrire et signer de notre main.

Le valet de chambre quitta son poste un instant et roula un bureau de bois des Indes, d'un précieux travail, auprès du fauteuil où Sa Majesté se trouvait assise.

Charles reprit, en traçant rapidement quelques lignes :

— Sir James Bennet, vous êtes ministre des finances, et je vous autorise à vous appeler dorénavant lord Arlington. Ce nouveau titre imposera le respect aux railleurs et vous mettra parfaitement à l'abri des jeux de mots que se permettraient sur votre nom de malins Français, réfugiés à ma cour... Restez près de nous, sir James... Coventry, voici l'ordre... Quand à vous, duc de Buckingham, sommez lord Clarendon, le ministre déchu, de vous rendre son épée. Sa disgrâce a pour cause le conseil qu'il vous a donné de vendre à Louis XIV le port de Dunkerque. Allez et obéissez, mylords.

— Place au duc de Buckingham, premier ministre ! place à sir William Coventry, son collègue ! cria l'huissier sur la porte de l'antichambre.

Buckingham marcha droit à Clarendon, qui fit un geste de mépris en lui tendant son épée.

— Le roi, dit-il, chasse les serviteurs fidèles et donne sa confiance aux traîtres... Pourriez-vous m'expliquer cette énigme, mylord ?

— C'est un secret d'Etat, répondit fièrement Buckingham ; et, dès ce jour, les secrets d'État ne sont plus de votre compétence.

Clarendon prit le chemin de la Tour.

Le premier acte de la puissance de George fut l'arrestation de son prédécesseur ; le second devait être une tentative pour rentrer en possession du parchemin sans lequel allait s'écrouler l'édifice de cette même puissance. Il dépêcha sur l'heure un officier des gardes avec cinquante hommes pour explorer le logis du boulanger de Fish-Sreet et reconquérir le précieux écrit.

Sir James n'avait pas quitté la chambre à coucher du roi.

C'est le même personnage que nous avons vu jadis à Clarendon, cherchant Sa Majesté sur la place de Wesminster, et la trouvant ensuite attablée dans le bouge des bohémiens.

Depuis ce jour, l'énorme corpulence de sir James n'a pas subi le moindre décroissement.

George, dans sa précipitation à demander le ministère, avait oublié le choix de ses collègues, et Charles venait de profiter fort habilement de cette

distracted. Coventry était l'homme ferme et résolu qu'on destinait à lutter contre les envahissements audacieux de Buckingham ; Bennet au contraire, était l'homme faible qu'on se proposait de jeter en avant lorsqu'il s'agirait d'obtenir des subsides ou de satisfaire un caprice.

Dans les arrangements les plus sérieux, Charles n'oubliait jamais la part de ses plaisirs.

La joie que ressentait sir James de sa nomination au ministère produisit un effet dangereux sur sa nature replète. Les veines de son cou se gonflèrent, un rouge ardent monta tout à coup à sa face apoplectique. Dans ses efforts pour reprendre du calme et rester convenable, son colossal abdomen tressaillait convulsivement et paraissait à la veille de briser le faible rempart de son pourpoint.

Le nouveau ministre des finances ressemblait à un tonneau de *porter* dont un excès de fermentation menace de faire éclater les cercles.

— Ça, lui dit le roi, nous espérons que vous saurez dignement reconnaître nos bontés. Le Parlement se montre vis-à-vis de nous d'une économie sordide. Croirait-on qu'il nous accorde tout au plus, année commune, douze cent mille livres sterling pour nos menus plaisirs ?

— Quelle indigne avarice ! cria sire James. Cela fait tout au plus une trentaine de millions de France... Un roi peut-il avec une pareille somme soutenir l'éclat de son trône ?

Cette sortie contre la Chambre soulagea le gros ministre. L'impossibilité où il se trouvait de s'exprimer en termes assez choisis pour manifester au roi les transports de sa reconnaissance avait failli l'étouffer tout d'abord. Charles le plaçait sur le terrain de la familiarité ; sir James en profita.

— Trente millions, corbleu ! poursuivit-il ; je défends à Votre Majesté de vivre honorablement avec d’aussi maigres ressources.

— En effet, dit Charles en riant, nous sommes dans la misère ! et, pour nous ramener les jours d’opulence, nous comptons sur vous, mylord.

Le roi lui donnait son nouveau titre : gare l’apoplexie !

— On nous objectera peut-être, reprit Charles, que notre cousin Louis XIV nous fait une pension ; mais nous avons touché deux années d’avance, et si la vente de Dunkerque nous a momentanément sorti de la gêne, nous n’en sommes que plus malheureux aujourd’hui de ne pouvoir continuer nos largesses..... Vous devez nous comprendre, lord Arlington.

C’en était trop : le ministre se prépara sérieusement à se prosterner.

Mais Charles devina son projet.

— Prenez garde, mylord, prenez garde ! Une fois à genoux, il n’est pas sûr que vous puissiez vous remettre sur vos jambes, et nous serions obligés de vous venir en aide.

— Au nom du ciel ! parlez, sire ! Dites-moi de quelle manière je dois reconnaître tant et de si précieuses faveurs.

— Ceci nous oblige à vous faire une petite confidence, dit le roi, s’appuyant sans façon sur le bras de sir James et l’entraînant dans

l'embrasure de la fenêtre.

Caché par les épais rideaux de damas de Venise à crépines d'or, Charles prit affectueusement la main du colosse et poursuivit à voix basse :

— Je vous l'avoue, mylord, à cette heure, ma cassette est vide... Voulez-vous me prêter cinquante mille livres sterling, jusqu'au jour où il nous sera permis de vous rembourser sur les fonds de l'État ?

— Je vous en prêterai cent..... deux cents, si vous me les demandez, sire... C'est toute ma fortune, elle est à vous.

— Bravo ! dit Charles. Mais cinquante me suffiront d'abord. Je destine cet argent à payer les frais d'un carrousel splendide qui éclipsera, je le jure, tous ceux de notre beau cousin, le roi de France. Car, vous le saurez, mylord, j'ai trouvé la maîtresse la plus agaçante, la plus folle, la plus capricieuse et la plus jolie qu'on puisse voir..... une perle d'Orient, une beauté méridionale, avec des yeux à faire damner d'amour tous les saints du ciel ! Je donne la fête en son honneur. Pour reconnaître votre obligeance, je vous autorise à saluer le premier l'astre qui se lève sur ma cour.

En ce moment, on entendit gratter à la porte secrète

Charles s'empressa de congédier sir James.

— Faites-vous conduire à l'appartement de la duchesse de Sydney, lui dit-il. Vous nous la présenterez comme une de vos parentes... C'est un nouveau service que nous attendons de vous, Arlington.

Puis, se tournant vers l'huissier, il ajouta :

— Servez de guide à mylord, et prévenez, en passant, notre bien-aimé frère que nous le recevrons dans la salle du Trône... avec toute la cour.

Sir James et l'huissier disparurent.

Le valet de chambre se disposait à tirer le verrou de la porte secrète ; mais le roi l'arrêta d'un geste.

— Donne d'abord, lui dit-il, les deux épées dont je t'ai recommandé hier soir d'émousser la pointe, et dépose-les sur ce bureau.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ

— Très bien, dit Charles, retire-toi. Je te sonnerai quand il faudra compléter ma toilette

Après le départ du valet de chambre, il alla tirer le verrou.

— Tu es seul ?

— Je suis seul.

— C'est Buttler qui t'envoie ?

— C'est Buttler.

— Sais-tu pourquoi je t'ai mandé ?

— Non, répondit brusquement Shrewsbury ; mais Votre Majesté n'a fait que me prévenir.

— Comment cela ?

— Je me proposais de solliciter une explication.

— C'est à nous d'en exiger une, dit le roi d'un ton sévère. Où as-tu passé la nuit ?

— Je l'ai passée dans la fange d'un ruisseau, les membres sanglés avec des cordes, sans pouvoir bouger de place et sans avoir la faculté d'appeler à mon secours. Ceux auxquels vous aviez transmis des ordres m'ont bâillonné ... moi ! un lord d'Angleterre !

— Tu oses m'accuser ?

— Oui ! pardieu, je l'ose ! Ce n'est pas au-dessous de mon rang que je dois chercher mes agresseurs. Le nom seul de Schrewsbury les eût mis en déroute, s'ils n'eussent été commandés par plus puissant que moi.

— Comte ! cria Charles.

— Oh ! n'essayez pas de me donner le change. Vous m'avez fait proposer un indigne marché, sire. Aujourd'hui, mon cerveau n'est plus troublé par les

vapeurs de l'ivresse, et, je le dis hautement, l'action que nous avons commise est infâme.

— Voilà, dit froidement le roi, des scrupules un peu tardifs.

— Mais votre conduite, poursuivit Schrewsbury, pâle de colère, a été, s'il est possible, encore plus odieuse que la mienne.

— Insolent ! s'écria le Stuart.

Il oublia tout à coup le soin de sa dignité royale et se leva de son fauteuil pour saisir le comte à la gorge.

— Tu me rendras raison de cet outrage !

— Mort-diable ! vous me voyez enchanté de la proposition, s'écria Schrewsbury à son tour.

Il se dégagea de l'étreinte furieuse de Charles, et porta la main sur la garde de son épée.

Le roi s'efforça de reprendre du calme.

— Mylord, ce geste seul constitue le crime de lèse-majesté : nous pourrions à l'instant même vous plonger dans un cachot et vous punir de l'échafaud.

— Vous n'en ferez rien ! dit le comte avec un air de défi.

— Non, dit le roi, car tu es fou... Tu m'accuses de t'avoir dérobé l'acte, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua Schrewsbury, dont le sourire exprimait à la fois le cynisme et la haine, vous avez trouvé charmant de passer une nuit d'amour sans déboursier un schelling.

— Imbécille ! cria Charles, où sont tes preuves ?

— En deux mots, les voici, dit le comte : vous aviez intérêt ressaisir cet acte, et votre sommelier maudit m'a conseillé de sortir par la petite porte du parc, auprès de laquelle se tenaient en embuscade les brigands qui m'ont dévalisé.

— C'est étrange ! murmura le roi.

Le doute et l'inquiétude se montrèrent sur son visage. Pendant quelques secondes il se promena, rêveur, de long en large de la pièce.

— Bah ! continua-t-il en revenant à Shrewsbury, tu étais ivre, et tes souvenirs t'abusent.

— Mais, ce matin, répliqua le comte, je ne suis pas ivre. Pourquoi Buttler, il n'y a qu'un instant, m'excitait-il à me battre avec Titus Oates ? Évidemment il avait le projet de me faire tuer : c'était le moyen le plus sûr d'empêcher mes récriminations et de me réduire au silence.

— Tu mens, dit Charles, puisque John me prouve son obéissance en t’envoyant près de moi.

— Parbleu ! répondit le comte, je m’attendais à voir Votre Majesté prendre la défense de l’instrument qu’elle met en œuvre ; mais le simple récit des choses vous fera comprendre que je ne puis être plus longtemps votre dupe.

— Allons, parle, dit le roi ; j’aurai mon tour.

— Attaqué lâchement à l’improviste et couvert de liens, je me suis vu ravir l’écrit payé de ma honte. Pendant trois mortelles heures, un des grands du royaume est resté couché comme un pourceau sur la terre humide. J’y serais encore, si un homme ne se fût heurté, contre moi dans les ténèbres. Il entendit mes cris étouffés et dénoua les cordes qui me bridaient les membres.

— Quel était cet homme ?

— Titus Oates.

— Ne le devines-tu pas ? s’écria Charles avec vivacité, ce misérable sur lequel planent déjà des soupçons de trahison est celui qui t’a fait assaillir ?

— Non, répliqua le comte ; Titus croyait trouver de la compagnie et venait, comme d’habitude, jouer au pavillon.

— Ainsi, tu persistes à soutenir que j’avais ordonné l’attaque ?

— Je ne vous accusai pas d'abord, sire. Titus me conduisit à son domicile. Mon ivresse avait disparu, mais j'étais à demi-mort de froid ; j'avais les membres brisés et meurtris par les traitements indignes de mes agresseurs. Je me jetai sur le lit de mon hôte, et le sommeil me rendit, avec mes forces, la netteté de mes réflexions. Je le répète, Votre Majesté seule avait intérêt à m'enlever le parchemin.

— Nous le verrons bientôt, dit le roi. De sorte que mon sommelier vous a rencontré chez Titus, mylord ?

— Oui.

— Et John a essayé de susciter une querelle entre vous et votre hôte ?

— Il a tout fait pour y réussir, mais Titus m'avoua franchement la cause de ses tromperies sur le tapis-vert. Elles avaient pour but, non de réaliser des gains illégitimes, mais de l'empêcher de perdre un enjeu nécessaire à son existence. Il me rendit toutes les sommes gagnées et renonça par écrit à tous ses droits sur l'hôtel de Cardignan. Comme après cela Buttler essayait encore de soufflet la discorde entre nous, Titus le prit à l'écart et murmura quelques mots qui firent pâlir le sommelier.

— Et ces mots, dit Charles, ton oreille ne les a pas saisis ?

— Non, répondit le comte, John, renonçant alors à ce projet de duel, m'envoya près de vous. Mais, encore une fois, je ne suis pas dupe de cette manière de me donner le change.

— Bien, dit Charles. Voilà ce que tu avais à me communiquer ?... Maintenant, à mon tour.

Il se croisa les bras et regarda le comte en face :

— Tu m’as vendu ta femme ! lui dit-il ; pour des domaines et de l’or.

— C’est vrai, sire... et je veux ces domaines, je veux cet or. C’est le prix de mon crime, l’unique dédommagement de ma honte.

— Il dépendra de toi de les gagner de nouveau et d’une manière plus honorable. Lorsque tu m’as cédé la comtesse, la croyais-tu fidèle à ses devoirs d’épouse ?

— Le doute serait une injure.

— Pour elle... ou pour toi ?...

Le comte se mordit les lèvres jusqu’au sang.

Bientôt il reprit avec une amertume profonde :

— Vous êtes libre de me jeter le mépris au visage ; car j’ai répudié tous les principes de l’honneur : j’ai sacrifié lâchement à la débauche royale la femme la plus douce et la plus vertueuse.

— En vérité ! fit Charles, qui partit d’un bruyant éclat de rire.

Sbrowsbury devint pourpre de fureur.

— Eh bien ! roi d'Angleterre, s'écria-t-il, donne-moi les détails de cette nuit infâme !... Ose me dire que tu t'es introduit dans la chambre d'Hannah comme un larron nocturne... Enfer ! tu en avais le droit pourtant ; mais elle a fui à ton approche, elle a repoussé tes tentatives avec indignation ; tu n'as pu que voler des baisers à ses lèvres rebelles.... car elle ne t'aimait pas..... je le savais ! Voilà ce qui m'a fait conclure ce pacte du démon.

Le malheureux se déchirait la poitrine et se frappait le front de son poing ferme.

— Sire, continua-t-il, en passant tout à coup d'un accès de rage au ton plaintif de la prière, ayez pitié de moi !..... J'étais fou, j'étais ivre. Vous n'avez pas employé la violence... Oh ! rassurez-moi là-dessus, je vous en supplie.

— Mylord, dit Charles, quand nous aurions agi comme vous paraissez le craindre, vous devriez être le dernier à nous en faire des reproches. Néanmoins, nous voulons bien calmer vos alarmes. La comtesse avait pris des mesures fort sages, et nous avons trouvé près d'elle un défenseur.

Shrewsbury jeta sur le monarque un regard d'incrédulité douloureuse.

Quant à Charles, il ne semblait compatir en aucune sorte aux terribles émotions du comte. Un poignant sourire d'ironie se montra sur ses lèvres.

— Voilà pourquoi, reprit-il, nous vous demandions si vous étiez bien sûr de la fidélité de la comtesse.

— Hannah coupable !..... Oh ! non ! non !... murmura Shrewsbury d'une voix éteinte.

— Cependant nous avons rencontré dans la chambre de votre femme un noble duc, exilé par nous de la cour. Lady Shrewsbury est la maîtresse de ce traître, elle-même nous en a fait l'aveu.

— Sire ! ce que vous dites là, je ne puis le croire.

— Nous vous en donnons notre parole royale, comte ; dès-lors, il ne vous est plus permis de révoquer en doute la vérité de nos assertions.

— Le nom de cet homme, sire... son nom ! je le veux savoir !

— Ah ! vous nous accusez de vous avoir fait dérober l'acte revêtu de notre sceau ? L'amant de votre femme, ce titre en main, nous a menacé... nous le roi !

Shrewsbury était atterré.

— Oui, continua Charles, il a profité de mon étonnement et de ma stupeur pour m'extorquer des concessions, que je voudrais aujourd'hui racheter au prix de la plus belle de mes provinces. Et je te dirai maintenant : Comte de Shreswbury, tu es le complice de cet homme ! tes paroles de tout à l'heure étaient dictées par le mensonge, et ta colère était une feinte. Toi qui as accepté hier un marché honteux, tu as bien pu jeter ta femme aux

bras d'un amant, comploter avec lui dans l'ombre et me tendre des embûches. Un royaume à piller, vrai Dieu ! cela devait te sembler préférable à quelques milliers de livres sterlings et aux revenus du château de Prury-Lane !

Quand Charles eut cessé de parler, le comte, qui avait accueilli ce discours par des gestes énergiques de dénégations, plaça la main sur son cœur et dit, en pliant le genou :

— Sire, je vous jure en présence du ciel...

— Point de serments, des actes !

Le roi prit les deux épées sur le bureau. Il en offrit une au comte.

— A vous cette arme, mylord ! comme la mienne elle est inoffensive. Nous allons essayer nos forces, et vous saurez ce qu'il vous reste à faire pour nous convaincre que vous n'avez pas trempé dans la trahison de Buckingham,

— C'était donc lui ! cria le comte. Je vous crois, sire, car elle l'avait aimé jadis !

— En garde ! dit le roi.

L'entretien continuait, au cliquetis des épées et au grincement du fer.

— Comprends tu maintenant ? Le duc, après avoir séduit la comtesse, devait s’opposer à notre marché ; lui seul est l’auteur de l’attaque nocturne.

— Je le tuerai, gronda sourdement Shrewsbury.

— C’est ton devoir... Attention ! Je vais t’enseigner un coup de maître, au moyen duquel je me battrais contre tous, excepté contre l’homme qui rue l’a montré.

— Bien, dit le comte.

— La cour se réunit en ce moment dans la salle du Trône. Efface-toi !... Tu vas t’y rendre, et tu verras Buckingham prêter entre nos mains un faux serment de fidélité. Lorsqu’il descendra de l’estrade... Oh ! ne cherche pas à parer, comte... tu le provoqueras en présence de tous.

— Oui, sire. Je le souffleterai, s’il le faut, et je lui cracherai à la face...

— Je te le permets ; seulement tu devras avoir l’air de ne venger que ton outrage. Touché cinq fois de suite, qu’en dis-tu ?... J’autoriserai ce duel, et les seconds devront combattre sous le masque. N’oublie pas d’exiger ce dernier point. Je t’indique un moyen sûr de vaincre ; mais il faut tout prévoir. Si Buckingham t’échappe, il n’échappera pas, je le jure, à l’épée de celui qui soutiendra ta querelle... Touché de nouveau ! maintenant, sans perdre de vue le soin de la défense, étudie chacun de mes mouvements et cherche à retentir la manière dont je procède.

— J’y suis ! s’écria le comte ; permettez-moi de vous attaquer, sire.

— A merveille dit Charles, tu dégages tierce ; tu te découvres, en attirant par cette feinte l’épée de ton adversaire. C’est bien, cela ! Fermé à la

parade, pousse de quatre, et tu frappes droit au cœur ! A présent que tu connais cette botte secrète, Buckingham est un homme mort.

— Oui, sang-Dieu ! répondit le comte avec un regard où brillaient la haine et le désir forcené de la vengeance.

— Vas donc, dit Charles en jetant son épée ; nous allons bientôt le voir à l'œuvre.

Quelques instants après cette leçon d'escrime, le roi d'Angleterre, vêtu de ses plus riches habits et précédé de ses pages, entra dans la salle du Trône.

CHAPITRE SEIZIÈME

XVI

Complication.

Les cinquante soldats du régiment des gardes, députés par George pour ressaisir le parchemin, se présentèrent à l'entrée de cette ruelle étroite où se trouvaient le bouge des bandits de Bohême et la demeure de William.

Arrivé là, l'officier qui commandait la troupe ordonna de faire halte.

Une foule nombreuse envahissait, toute la largeur du passage. Les habitants de Fish-Street sortaient de leurs maisons, s'abordaient en donnant les marques de la tristesse la plus profonde, et s'entretenaient d'une nouvelle qui avait éclaté comme la tempête au milieu des rues de Londres.

Un héraut venait de s'arrêter à l'angle du carrefour voisin ; le son de la trompe s'était fait entendre, et personne n'y avait pris garde.

Pourtant, on avait crié ces mots d'une voix ferme et sonore :

« Écoutez, bourgeois et manants ! Nous faisons savoir à tous qu'une ordonnance d'exil a frappé Clarendon. Sa Grâce, le duc de Buckingham, est

nommé premier ministre. Ainsi vient de le décider la chambre haute, ainsi l'a voulu le roi. »

Mais cette proclamation n'excita pas dans la foule le moindre mouvement de surprise ou de curiosité.

On continuait de s'entretenir dans les groupes, et l'épouvante se lisait sur tous les visages.

Les soldats essayaient de se percer une issue au travers de cette multitude. Ils employaient inutilement, tour à tour, la menace et la prière : le peuple ne bougeait pas ; les femmes poussaient des gémissements plaintifs ; les enfants criaient, et les bourgeois se regardaient d'un air sombre.

— Je vous le disais bien, Peters Lowe, on ne verse pas impunément le sang des hommes

— Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?

— Tous ces cadavres ont infecté l'air, et tôt ou tard le fléau devait nous rendre visite.

— Combien de morts dans la Cité ?

— Quinze.

— Demain, il y en aura cent, après-demain on les comptera par milliers.

— Place ! place ! criait le commandant de la troupe. Au nom du premier ministre, dont je vais exécuter les ordres, je vous commande de me livrer passage.

Afin de se faire mieux comprendre, les soldats se décidèrent à distribuer ça et là quelques bourrades avec la crosse de leur arquebuse.

Enfin ils réussirent à écarter la foule.

— Où allez-vous ? leur demanda-t-on.

— Peu vous importe, manants, répondit l'officier,

— C'est leur affaire, après tout. Ne les arrêtez pas... que Dieu les punisse pour avoir insulté les bourgeois de Londres.

L'inquiétude gagna les soldats. A mesure qu'ils avançaient, ils voyaient les rangs de la foule s'éclaircir, et bientôt ils se trouvèrent seuls au milieu de la rue déserte. Le peuple se tenait à distance, comme s'il eût été retenu par une barrière invisible.

On leur cria de loin :

— Prenez garde ! vous approchez du logis marqué d'une croix noire.

L'officier lui-même eut un instant d'hésitation.

Sur le chemin, depuis Whitehall, il avait recueilli des paroles alarmantes, et tout se réunissait pour lui confirmer le bruit sinistre qui circulait dans la ville.

Néanmoins il combattit cette première impression de la peur, et dit à sa troupe :

— Nous devons obéir au premier ministre. Voici la maison du boulanger de Fish-Street : souvenez-vous que mylord, nous a parlé de certain placard et qu'il exige l'arrestation immédiate du maître du logis.

A ces mots, il se mit en devoir de frapper à la porte de William.

Mais son bras levé ne s'abaissa pas, et sa bouche resta muette, au moment de prononcer la formule d'usage :

« Ouvrez, au nom du roi ! »

C'est que là, sur cette porte, était tracée la croix fatale ; c'est qu'il n'y a pas de courage humain capable de résister à ce lugubre avertissement de la mort, au seuil d'une maison atteinte du fléau.

Pâle et le front glacé de sueur, l'officier sentit ses genoux se dérober sous lui. Les soldats, apercevant à leur tour le signe funèbre, rompirent aussitôt les rangs et s'éloignèrent à la hâte de cette rue maudite, entraînant le chef avec eux dans leur course précipitée.

On les regarda fuir sans leur adresser la moindre raillerie, sans leur faire le plus léger reproche de couardise, tant la peur semblait naturelle en pareille circonstance.

Pourquoi la porte du boulanger se trouvait-elle marquée d'une croix noire ? L'un des personnages que nous avons laissés, le matin même, au logis de William aurait-il été subitement victime de la contagion ?

Ce qui va suivre expliquera cet incident.

De retour à Whitehall, Charles avait ordonné à Buttler de se mettre à la recherche du comte. Mais le sommelier ne s'empessa pas d'obéir. Chez lui, les dernières paroles du monarque avaient excité de vives inquiétudes : c'était la première fois que le maître paraissait se défier du serviteur. John se promena sous les galeries silencieuses du palais, se demandant quel pouvait être ce plan mystérieux dont Charles voulait de son propre chef assurer l'exécution. Il était trop versé dans la science de l'intrigue et connaissait trop les passions humaines pour ne pas deviner enfin le projet du roi.

Son intérêt et celui de ses frères exigeaient qu'il réduisît ce projet à néant. Buckingham lui était mortellement odieux depuis la veille. Mais le duc avait réussi à devenir premier ministre ; il fallait lui conserver cette dignité jusqu'à nouvel ordre.

En conséquence, Buttler résolut d'établir une contre-mine.

Le soleil commençait à dorer la cime des grands arbres du parc.

De l'endroit où se trouvait John, on apercevait le pavillon Strafford. Il craignit que le comte, après avoir été dévalisé par les bohémiens, n'eût regagné son séjour habituel. Le premier soin de Shrewsbury serait de se présenter au petit lever pour raconter à Charles sa mésaventure et voilà ce que Buttler voulait empêcher provisoirement, quels que fussent d'ailleurs et l'ordre qu'il venait de recevoir et le désir du roi de parler au comte.

Il descendit dans le parc, et se dirigea vers le pavillon.

Shrewsbury ne s'y trouvait pas. Rien n'indiquait qu'il fût rentré dans le courant de la nuit. Malgré son état d'ivresse, il avait essayé peut-être de se défendre contre l'attaque des bohémiens. Comme ces derniers avaient reçu l'ordre de le garrotter au moindre signe de résistance, Buttler songea que le malheureux ivrogne, bâillonné par Casse-Tête et les membres chargés de liens, pouvait être encore étendu dans le voisinage de la petite porte du parc.

Cette dernière supposition n'était pas plus exacte que la première.

John crut deviner dès-lors où il trouverait le comte. Au lieu de rentrer dans le parc, il se dirigea du côté de l'église Saint-Paul.

Non loin de là demeurait Titus Oates.

Buttler, à cette heure matinale, s'étonna de voir toute la ville en bouleversement. Les questions qu'il adressait aux différents groupes amassés sur son passage obtenaient toutes la même réponse : la peste s'était déclarée à Londres.

Il resta calme à cette nouvelle effrayante : ceux qui l'eussent examiné de près auraient même saisi facilement un éclair de joie qui sillonna sa rude

physionomie. Une voix intérieure lui disait que ce fléau pouvait amener des circonstances favorables au complot dont il était le chef.

Sans plus de retard, il continua sa route.

Pour atteindre l'église Saint-Paul, il devait passer devant la taverne ; mais son intention n'était pas de s'y arrêter.

William., qui venait de rassurer mistress Buttler au sujet de la disparition de Clary, aperçut John au moment où celui-ci débusquait d'une rue voisine et courut à sa rencontre.

— C'est toi, mon pauvre garçon ! dit le sommelier.

— Oui, beau-père.

— Ne me donne pas ce nom, William.

— C'est une vieille habitude, je la perdrai difficilement, répondit Davis avec tristesse.

— Tu as donc appris...

— Je sais tout.

Il se mit alors à raconter la fuite de Clary, le désespoir de la jeune fille et la visite de Buckingham

Sachant que le duc n'avait plus le parchemin en sa puissance, Buttler éprouva les transports d'une joie frénétique. Malheur à présent au ministre s'il ose s'écarter d'une ligne des inspirations qui lui seront dictées : John l'écrasera sans scrupule et sans remords.

— Conserve cet écrit, conserve-le précieusement ! s'écria-t-il.

— Mais si le duc emploie la violence pour me l'arracher ? objecta Davis.

Buttler se frappa le front et réfléchit pendant quelques secondes.

— Retourne chez toi, dit-il. La peste est à Londres : il faut savoir profiter de tout, même d'un malheur public, quand il s'agit d'assurer le triomphe de la bonne cause. As-tu parmi tes garçons un homme dévoué ?

William répondit affirmativement.

Le sommelier réfléchissait encore et semblait réfuter des objections qu'il se posait à lui-même.

— Impossible ! murmurait-il ; au premier soupçon, le Stuart enverrait fouiller ma demeure. Cet écrit ne peut être déposé chez moi. D'un autre côté, le sortir de sa cachette serait une grave imprudence. Des espions, des assassins payés par le ministre pourraient assaillir celui qu'ils en jugeraient porteur.

— Que résoudre ? dit William.

— Il faut laisser le parchemin dans le placard. Tu éloigneras ensuite de ton logis tous ceux qui s’y trouvent.

— Et où les conduirai-je ? demanda le boulanger.

— La taverne est prête à les recevoir.

— Miséricorde ! ma mère ne voudra jamais consentir à cet arrangement.

— Le devoir de Marcelle est de suivre la comtesse. Tu laisseras dans la maison celui de tes hommes dont tu auras fait choix. En cas d’attaque et de péril imminent, cet homme anéantira le parchemin plutôt que de l’abandonner au ministre... et, sois sans crainte, Buckingham ne le reprendra pas ; car, en sortant, tu auras soin de tracer une croix noire sur la porte d’entrée. Je défends au duc de trouver des satellites assez audacieux pour affronter ce signe maudit.

William. jura d’obéir aux instructions de Buttler, et le sommelier continua sa route.

Il avait parfaitement saisi le but où visait Charles II. Sa contre-mine consistait à faire battre ensemble le comte et le tricheur éhonté du pavillon Strafford. Ce duel eût rendu celui de Whitehall impossible. L’un des adversaires une fois couché sur le carreau, l’autre prenait nécessairement la fuite, afin de se soustraire aux lois rigoureuses portées contre les duellistes. Le roi seul, encore fallait-il que la circonstance fût grave, avait droit de permettre une rencontre.

Pénétrant dans la demeure de Titus, John y trouva le comte.

Mais en vain il essaya de fomenter la dissension entre ces deux hommes, dont l'un avait pourtant contre l'autre des griefs positifs. Shrewsbury, malgré ces griefs, ne pouvait décemment se couper la gorge avec Titus Oates. Celui-ci l'avait délivré d'une position fâcheuse et ridicule ; il s'était privé de sommeil pour abandonner son propre lit au comte. D'ailleurs, aux paroles de discorde lancées en avant par Buttler, le premier mouvement de Titus fut de courir à un bahut placé dans un coin de la chambre.

Il en tira nombre de petits sacs de peau, remplis de pièces d'or, étiquetés, numetés et contenant les différentes sommes perdues par le comte.

L'intention de restituer était donc évidente.

Cet homme ne pouvait être un voleur, et la pauvreté de sa chambre confirmait cette opinion.

Une table en bois noir sur laquelle il écrivait à l'entrée de Buttler, le bahut d'où il venait de tirer les sacs d'or, un matelas placé sur des planches et deux chaises éclopées formaient tout l'ensemble du mobilier de Titus. Aux murailles pendaient quelques gravures représentant des sujets religieux, et une horloge grossière placée sur la cheminée montrait ses rouages en bois sous un cadran noirci.

Néanmoins Buttler renonçait difficilement à l'agréable perspective de se débarrasser d'un seul coup de deux personnages qui excitaient ses inquiétudes.

Shrewsbury tué ou en fuite, le roi n'aurait plus trouvé d'homme ayant des motifs aussi plausibles d'insulter et de provoquer Buckingham. Pour Oates, il était condamné depuis la veille, grâce aux mystérieuses paroles qui avaient alarmé le sommelier sous les berceaux du parc.

Voyant la persistance de John à souffler la colère dans l'âme du comte, Titus le prit à l'écart et lui dit à voix basse :

— Tu ne te nommes pas Buttler : ton nom véritable est Harrison !

Le sommelier pâlit et se troubla.

Décidément il sentit la nécessité de ménager celui qui avait en sa possession ce secret redoutable. Un seul mot dit à haute voix par Oates, en présence du comte, pouvait le perdre sans retour.

Il s'empressa d'envoyer Shrewsbury à Whitehall. De deux maux, il fallait choisir le moindre.

Resté seul avec Titus, il s'approcha pour lui demander une explication.

Le maître du logis était un homme de taille médiocre, aux épaules carrées, à l'œil hypocrite et chatoyant comme celui du furet.

Quand il fut délivré des persécutions de John, il se rassit tranquillement près de la table de bois noir, chargée de livres et de papiers, et parcourut des yeux plusieurs feuilles volantes, qu'il s'occupait à remplir au moment où l'on était venu le déranger de ce travail.

— A nous deux, master ! dit le sommelier d'un ton bref,

Cette apostrophe resta sans réponse. Titus paraissait absorbé par sa lecture.

Afin d'attirer son attention, John lui frappa rudement sur l'épaule.

— Êtes-vous sourd ? ou ne vous plairait-il plus de continuer la conversation bizarre entamée par vous à l'instant même ?

— Le devoir avant tout, dit Oates ; je demande cinq minutes pour achever un sermon que je destine au peuple rassemblé ce matin dans l'église Saint-Paul.

— Un sermon ! fit Buttler avec un geste de surprise.

— Cela vous étonne ?

— Pardieu ! je vous ai connu jusqu'à ce jour certain genre d'occupation qui n'était pas de nature à me faire deviner en vous un prédicateur.

- Les apparences sont trompeuses, et l'ami de Cromwell devrait savoir mieux juger les hommes.

— Ah ça ! master, où donc avez-vous fait ce rêve absurde ? Vous ignorez, je le vois, que Harrison est mort. On a pendu l'ami de Cromwell aux arbres

de Tyburn.

— Harrison existe, et je lui parle.

— Vraiment ? tu y tiens ! voici du curieux ! Tu me feras plaisir de m'expliquer cette étrange métempsycose.

— Je termine la péroraison de mon discours.

— Dépêchons, je suis pressé.

— Pourtant rien ne vous appelle à Whitehall... à présent surtout... puisqu'il vous est impossible d'empêcher la rencontre de Buckingham et de Shrewsbury

— Si tu es le diable, dis-le ! cria John qui ne put rester calme en voyant mettre à nu sa pensée la plus secrète.

— Prenez patience, répondit Oates. Je vous ai demandé cinq minutes : vous pourrez ensuite m'interroger tout à votre aise.

Il se remit à écrire, et Buttler se promena dans la chambre, en proie à une agitation facile à concevoir.

Quel pouvait être cet homme, si bien instruit du secret terrible à la faveur duquel le sommelier de Charles II organisait son complot vengeur ? Jusqu'à ce jour, John avait pris Titus pour quelque noble ruiné par la débauche, et,

devenu tout naturellement fripon, à partir du moment où il avait eu à choisir entre ce métier peu délicat et la misère. Le roi ne se montrait pas difficile dans le choix des personnages admis aux soirées du pavillon Strafford, et le vieux presbytérien qui, pour la réussite de ses plans, voulait consommer la ruine de Shrewsbury, n'avait pas trouvé de moyen plus sûr d'arriver à ce résultat, que de placer le comte et Titus à la même table de jeu.

Le maître du logis finissait d'écrire.

Il se retourna vers Buttler et lui fit signe de prendre un siège.

— Voila, dit-il en montrant les feuilles volantes, un discours capable de troubler, cette nuit, le sommeil de Charles II. Vous le savez, la peste se déclare. Or, je soutiens ici que le ciel frappe le royaume pour châtier les crimes de la cour, et le peuple ne sera pas très édifié des révélations qu'il entendra sur l'immoralité de son roi.

— Quelles révélations ? demanda John avec inquiétude.

— On pourrait raconter d'abord l'histoire d'un noble assez lâche pour vendre sa femme, et y joindre l'épisode du prince assez vil pour l'acheter.

— Malheureux ! qui peut t'apprendre de pareilles choses !

Titus Oates regarda froidement le sommelier et lui dit avec un ton de gravité solennelle :

— Tu le vois, Harrison, je sais tout.

— D’abord, interrompit Buttler, je te défends de me donner ce nom, qui n’est pas le mien.

— Puisqu’il en est ainsi, reprit Titus, il faut en venir aux détails et te montrer que je connais ton histoire. Pourquoi nier ? Je suis sûr de mon fait. Ne devines-tu pas que tu es en présence d’un ami, d’un frère... je dirai plus, d’un complice ?

— Master, répondit John, je n’accepte aucun de ces titres. Vous étiez l’un des convives du pavillon : je vous ai connu là sous un jour peu favorable :

— Oui, je le disais bien, tu m’as jugé sur les apparences. N’avais-je pas le droit de suivre ton exemple et d’employer la ruse pour me rapprocher de l’ennemi ? Je voulais examiner le progrès de cette œuvre sublime que tu as entreprise, épier l’instant où Charles II se débattrait sous le réseau de ta haine, comme le lion sous les mailles à nœuds serrés du chasseur... et je me proposais alors de venir ton aide ; je t’aurais offert le bras du peuple pour terrasser le Stuart.

— Qui pourrait te donner une telle puissance ?

— Je suis un des ministres de l’Église anglicane, un pauvre prêtre obscur ; mais je prêche ; il dépend de moi de soulever les masses.

— Toi, prêtre ! dit John.

— Es-tu donc une âme faible et vas-tu crier au scandale ? J’assistais aux orgies du pavillon Strafford, pour juger de près l’odieuse dépravation de Charles et pouvoir mieux la flétrir un jour. Tu me demanderas maintenant

pourquoi notre haine se rencontre ? Je vais te répondre. Lors du procès de Thomas Scott, — j'étais alors prêtre catholique, — je fus appelé comme témoin. Charles II assistait dans une tribune voilée au jugement des régicides. Or, comme la salle était grande, ce jour-là, dans la salle de Westminster, je m'étais réfugié tout près de cette tribune sans me douter de la présence du roi. Quelques paroles de ma conversation parvinrent sans doute à ses oreilles, car un coin de rideau se leva ; je me sentis doucement frapper sur l'épaule et je reconnus, en me retournant, l'évêque Juxon, le confesseur du Stuart, il me promit au nom du roi des dignités ecclésiastiques si je voulais répéter aux juges une infâme calomnie dirigée contre Thomas Scott. Je vis Charles approuver d'un geste les paroles de l'évêque. Les fumées de l'ambition me montèrent au cerveau... bref, je répétai mot pour mot ce qu'on m'avait dicté.

— Lâche !

— Attends... la punition devait suivre la faute. On reconnut le mensonge de mes assertions et je fus accusé de faux témoignage. Charles et l'évêque m'abandonnèrent sans honte. Juxon fut le premier à conseiller mon châtiment. Un vaisseau partait pour la Hollande, il me fit jeter pieds et poings liés à fond de cale, et l'on me débarqua dans un couvent de jésuites où, pendant dix-huit mois, je restai plongé dans un cachot, sans autre nourriture que du pain noir, sans autre boisson que de l'eau croupie.

— Tu ne l'avais pas volé, dit Buttler.

— Sans doute... mais l'évêque m'avait conseillé le crime, était-ce à lui de m'en punir ? Je parvins à m'évader. De retour à Londres, j'embrassai la réforme en jurant une haine mortelle à Charles II, à Juxon, à tous les catholiques.

— Tiens, poursuivit-il en prenant un cahier sur le bureau., voici de quoi faire tomber plus de cent têtes ! j'attaque la reine elle-même, et, certes, elle sera bien adroite si elle se lave de mes accusations.

— Cependant, dit Buttler, elles sont fondées sur le mensonge.

— Oui, mais sur un mensonge si fin si subtil, si ressemblant à la vérité que le jury condamnera sûrement Voici bientôt huit mois que je travaille à cette œuvre admirable... Comme il entre dans tes vues et dans celles de la nouvelle favorite de prolonger l'agonie du despote, ce procès arrivera fort à propos pour augmenter ses tortures.

John avait bondi sur son siège.

Titus continua sans paraître remarquer le trouble de son interlocuteur.

— Tu sais mon histoire ; voici maintenant quelques particularités de la tienne.

En 1648, il y a dix-sept ans à peu près, tu devins amoureux d'une fille appelée Jeanne, déjà passablement mûre ; elle appartenait à une famille de royalistes enragés. Toi , compagnon d'armes de Cromwell, républicain farouche et tête-ronde de première classe, tu ne pouvais mieux déployer ta bannière aux. yeux. des parents de cette qui est aujourd'hui la femme. En conséquence, tu t'annonças comme un soldat royaliste, et tu leur déclaras que tu t'appelais John Buttler.

Titus Oates, à ces mots, regarda fixement le sommelier.

Celui-ci venait de faire un effort surnaturel pour reprendre au moins l'apparence du calme.

Il résolut d'écouter jusqu'au bout, et, à tout hasard, il s'assura qu'une forte dague était toujours fixée à sa ceinture de cuir.

Malheureusement, Titus remarqua ce geste.

Aussitôt, sans laisser échapper le plus léger signe d'inquiétude, il souleva le couvercle du bahut, et saisit une paire de pistolets d'arçon qu'il arma froidement.

Il les plaça sur la table à portée de sa main.

— A la bonne heure, dit Buttler ; cette fois, du moins, tu joues franc jeu... Continue, peut-être finirons-nous par nous entendre.

— J'en suis persuadé, répondit Titus.

Voici comment et à quelle occasion tu pris le nom de Buttler. Dans l'une de ces batailles sanglantes, où royalistes et républicains s'égorgeaient sans merci, le chef d'un escadron d'indépendants s'élança contre une troupe de cavaliers et terrassa le porte-étendard ennemi. Sur le point de massacrer cet homme, il s'arrêta, frappé d'un prodige inouï de ressemblance : et, de son côté, le vaincu ne put retenir une exclamation de surprise en envisageant le chef puritain. Ces deux personnages avaient les traits exactement pareils, la barbe et les cheveux de la même nuance, la même taille et le même son de voix. C'était quelque chose de fabuleux et d'incroyable. Or, le chef des indépendants était Harrison, et le porte-étendard s'appelait John Buttler.

— Au nom du ciel, dis-moi qui t'a si bien instruit ! s'écria le sommelier dont le cœur battait avec violence.

— Tu laissas vivre le porte-étendard, continua Titus, et tu l'attachas à ta personne. Il te prit en affection, te servit avec le dévouement d'un esclave et renonça même pour te plaire à ses principes de royalisme.

— C'est vrai, murmura le vieux presbytérien, qui semblait prendre alors un vif intérêt au récit d'Oates.

La colère avait fait place à l'attendrissement. Des larmes roulaient dans ses yeux.

— Du reste, cette affection était méritée. Tu ne le traitais pas comme un domestique, tu le regardais comme un frère. Il y avait, selon toi, quelque chose de providentiel dans cette ressemblance miraculeuse entre vous. Les plus habiles y furent trompés à l'époque de ton mariage, et je ne sais quel pressentiment de ce qui devait arriver un jour te fit garder avec . tous, même avec Jeanne, le secret de ton nom véritable. Seulement, comme il te répugnait de feindre plus longtemps le royalisme, tu déclaras que tu avais embrassé le parti de Cromwell. Plusieurs membres de la famille de ta femme ne t'ont ! jamais pardonné cette prétendue désertion. Enfin le Protecteur mourut et Charles II monta sur le trône. Tu fus obligé de te soustraire aux dangereuses représailles de la nouvelle cour ; ton prisonnier t'accompagna dans ta fuite, et c'est alors qu'il te donna la preuve la plus sublime de dévouement qu'un homme ait jamais reçue d'un autre.

— Oui, s'écria le sommelier, dont la figure portait les traces de l'émotion la plus vive, car il est mort à ma place, le généreux ami, le noble martyr !

Un sanglot s'échappa de sa poitrine.

— Il y a cinq ans à peine que ces choses se passaient... Tout se représente fidèlement à ma mémoire. John et moi, nous étions réfugiés chez de pauvres paysans du comté d'Oxford, dans une misérable hutte ouverte à tous les vents. Les fuyards m'avaient annoncé que la veille on venait d'assassiner mon vieux père. Je voulus courir à Londres, soulever le peuple, lui reprocher sa honteuse inertie. Pourquoi John m'empêcha-t-il de mettre ce projet à exécution ? ? pourquoi me fit-il comprendre ma douloureuse impuissance ? Charles II, bourreau ! tu jouissais de notre désespoir et tu riais de nos pleurs ! Mon père était mort, mon père qui n'avait jamais pris la moindre part aux troubles politiques... et mes amis, mes compagnons d'armes, le Stuart les envoyait tous à l'échafaud ! Je me rappelle que John prononça cette phrase dont je ne compris pas alors le sens mystérieux : « Vous vivrez, je le jure, assez longtemps pour tirer de tous ces meurtres une vengeance éclatante. » Épuisé de fatigue, de rage et de douleur, je consentis à prendre quelque repos. Le lendemain, à mon réveil, je ne trouvai plus John. Il s'était emparé de mes habits, me laissant les siens avec tous ses papiers... Et je ne comprenais pas encore, et je l'accusais d'ingratitude !

Le sommelier joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Oh ! pardonne, frère ! Bien des fois, dans mes rêves, j'ai vu ta sainte image et je lui ai demandé grâce pour mes injustes soupçons ! J'avais apprécié toutes les vertus de ton âme... et la reconnaissance, la plus belle de toutes, a causé ta mort. Tu as été te livrer aux soldats qu'on avait mis à ma recherche... les juges abusés ont prononcé ta sentence... Hélas ! hélas ! je suis arrivé trop tard, et je n'ai pu que verser des larmes au pied de l'infâme gibet !

Buttler sanglota longtemps avec amertume.

Quand il releva la tête, il vit Titus Oates le regarder d'un air de triomphe.

— Eh bien ! oui, s'écria-t-il, je suis Harrison ! je suis le compagnon d'armes du vieux Nol. J'ai voté la mort du dernier roi parce que la vie d'un homme ne pouvait être mise en parallèle avec le repos et le bonheur de l'Angleterre. Et je souffrirais qu'un nain renversât aujourd'hui l'œuvre des géants ? je ne briserais pas cette royauté nouvelle assise sur des cadavres ? On me défendra de venger mon père... mon père innocent... celui du Stuart étais coupable ! de venger ce pauvre John, de réhabiliter tous ces fronts illustres que le despotisme a fait courber sous la hache du bourreau ?

— La justice est pour toi : frappe sans crainte !

Le sommelier passa rapidement la main sur son front et jeta sur Titus un regard froid et scrutateur.

— En effet, tu sais tout, lui dit-il ; mais qui a pu t'instruire ?

— John Buttler était resté fidèle à la religion catholique, dont j'étais alors ministre, je fus appelé pour le confesser à son heure suprême.

— Et tu as gardé fidèlement le secret de mon existence, quand il était si facile de le vendre à mes ennemis ?

— Ce secret était celui de la confession. Prêtre catholique, je ne pouvais le violer sans être parjure. Devenu ministre anglican, je me défiais des papistes, et, d'ailleurs j'étais payé pour ne plus ajouter foi aux promesses du Stuart. Je préfèrai te suivre dans les détours de ta vaste intrigue, afin de saisir l'heure où je pourrai me réunir à toi. Sans que tu pusses t'en apercevoir, en tous lieux, j'étais sur tes pas. Je connais le moyen dont tu t'es servi pour obtenir la charge de sommelier de Whitehall. Tu ne me devinais

point sous le costume du joueur du pavillon. Grâce à un autre déguisement, je me suis glissé hier parmi les presbytériens réunis à ta taverne. J'ai lu par-dessus l'épaule de Buckingham le texte du marché que tu as fait conclure. Mon espionnage, en un mot, a été si habile, que je suis instruit de tes relations avec les hôtes de Pudding-Lane, des projets de Fiamma...

— Tais-toi, dit le sommelier. Maintenant, que veux-tu, que prétends-tu faire ?

— Je veux te servir.

— Le désintéressement chez toi me paraît douteux, et tu dois avoir un autre but. On ne tient pas un homme de ma sorte à discrétion, et surtout on ne le lui fait pas sentir, sans caresser intérieurement quelque espoir. Tu as le projet bien arrêté de profiter de la circonstance... parle donc ?

— Soit, reprit Titus, je serai franc. Charles t'écoute comme un oracle ; un mot de ta bouche, et il me donnera les dignités promises.

— Malheureusement, hier... tu comprends, la date est récente... hier, dis-je, le roi parlait de t'élever à ces dignités par l'entremise peu flatteuse du gibel. Il a su tes propos calomnieux contre la réputation de la reine, et je ne puis recommander un homme aussi gravement soupçonné.

— C'est fâcheux, répondit froidement Titus. Il m'est impossible de mettre un autre prix à mon silence : tu as fait Buckingham premier ministre, fais-moi primat d'Angleterre.

— Oh ! oh ! dit le sommelier, tu pourrais être plus modeste. N'importe, on te donnera le siège de l'archevêque de Cantorbéry.

— Quand cela ?

— Belle demande !... après le succès de la conspiration.

— J'accepte, pourvu qu'elle éclate à l'heure même.

— Ceci devient plus difficile à promettre, dit Buttler ; toutes mes mesures sont loin d'être prises.

— Écoute, répliqua Titus, tu as tort d'user de lenteur. Les plans les mieux combinés finissent par se trahir. Promptitude dans l'exécution, voilà le plus sûr. La mort peut te surprendre demain ; tu t'exposes par conséquent à ne pas frapper le dernier coup. Pourquoi te défier des dispositions du peuple ? Il hait le Stuart, il le hait, te dis-je, et je le soulèverai contre lui quand bon me semblera. Si tu en veux la preuve, je vais te la donner... Suis-moi.

Oates se leva de son siège et rangea les feuilles volantes disséminées sur la table.

— Ce discours, dit-il, n'est plus applicable à la circonstance ; j'improviserai.

Ses yeux s'arrêtèrent sur les pistolets d'arçon qu'il avait placés là pour se défendre, en voyant le sommelier tourmenter sa dague.

— Donne-moi la parole, lui dit-il, que tu n'attenteras pas à mes jours.

— Je te la donne.

— Cela me suffit.

— En vérité, dit Buttler (nous continuerons à lui donner ce nom), les hommes de la sorte ont parfois un excès de confiance...

— Les hommes de ma sorte apprécient les âmes loyales, Ta parole est pour moi la plus sûre des garanties. Viens !

En traversant une pièce voisine, aussi pauvrement meublée que la première, Titus Oates passa rapidement un habit ecclésiastique.

Suivi de Buttler, il sortit et pénétra dans l'église Saint-Paul.

Une foule immense était rassemblée sous les voûtes du sombre édifice.

Le premier mouvement des bourgeois de Londres, en apprenant que la peste venait de donner le signal de sa terrible visite, fut de courir aux églises et de se prosterner devant celui dont la volonté puissante envoie les fléaux et les rappelle à son gré.

Tout ce peuple, à genoux sur les dalles, priait et gémissait, demandant au ciel de le prendre en miséricorde.

— Regarde, dit Oates, la foule est recueillie dans sa douleur. Pour conjurer les maux qui l'attendent, elle ne trouve jusqu'ici que des larmes et

des prières. Or, veux-tu que les supplications se changent en rage et les prières en blasphèmes ? Veux-tu que ce peuple qui pleure pousse des rugissements et que l'agneau devienne lion ?

— Oui, dit John, nous verrons si tu t'es vanté d'un pouvoir au-dessus de tes forces.

Le ministre anglican se dirigea vers la chaire évangélique.

Cette chaire était adossée contre l'un des gigantesques piliers du temple, et bientôt Titus se trouva debout sous le dais religieux, dominant la foule et la parcourant du regard.

Dès les premiers mots, l'auditoire s'aperçut qu'il allait employer ce mode de prédication inventé par le presbytérianisme, et que l'Église romaine adopta plus tard sous le nom de conférence.

Presque toujours, dans ce cas, l'orateur posait des questions, et les fidèles y répondaient.

Titus commença d'une voix si grave et si solennelle, que Buttler lui-même oublia l'homme, et ne vit plus que le prêtre accomplissant une mission sacrée.

— Frères, pourquoi vous réunissez-vous dans cette enceinte ? Pourquoi vous prosternez-vous aujourd'hui devant Dieu ? Hier, ce temple était vide, et la nef silencieuse abritait à peine quelques chrétiens isolés. Je désire connaître la cause de cette piété soudaine, et j'entends que l'un de vous se lève et parle au nom de tous.

Un vieillard se tourna vers la chaire et murmura d'une voix tremblante :

— La main du Seigneur s'est appesantie sur nous. L'ange d'extermination nous frappe de son glaive.

— En effet, la peur se lit sur vos fronts, la crainte de la mort a glacé vos âmes. Vous les avez donc vues ces premières victimes de la colère céleste ? Vous avez reculé d'horreur à l'aspect de leur visage noirci, de leurs membres semés de taches livides ? En une seule nuit, le mal implacable ronge leurs chairs et dévore leurs os. Les malheureux vivent encore, et déjà la putréfaction les entoure. Chassés par cette odeur anticipée du sépulcre, leurs parents, leurs amis désertent la couche funèbre. On ne recueille pas le dernier soupir d'un pestiféré... ce dernier soupir est un souille mortel.

A cette effroyable peinture, un long cri d'angoisse partit du sein de la foule.

Tous les échos du temple le répétèrent. L'orgue fit entendre un sourd gémississement, qui se prolongea sous les voûtes et s'éteignit comme un sanglot.

— Priez ! priez ! ajouta le prédicateur ! mais Dieu ne se contentera pas de vos supplications plaintives. De grands crimes ont été commis, frères ! Chefs des notions, vous avez violé toutes les lois divines et humaines ! Rires effrénés de la débauche, coupables clameurs de l'orgie, vous avez monté comme un encens impur jusqu'au trône du seigneur. Les séraphins ont voilé leur face, et la dépravation des hommes a fait rougir le front des anges ! Mais ce n'était pas assez pour les tyrans de passer les jours en festins et de sommeiller dans les bras de la mollesse et du plaisir ; il leur fallait d'autres jouissances que celle de la table, d'autres joies que les joies de l'adultère. Gorgés de vins et de liqueurs, ils ont voulu boire du sang.

Rassasiés d'émotions, ils en ont cherché dans le meurtre. Dites-moi, si vous l'osez, combien de fois la hache a retenti, combien de têtes furent abattues, combien de flots sanglants ont rougi les ruisseaux de Londres !

Buttler voyait s'agiter convulsivement l'auditoire sous le galvanisme de cette fougueuse déclamation.

Plusieurs voix désespérées s'adressèrent au prédicateur.

— Hélas ! hélas ! nous sommes innocents et nous partageons le sort des coupables !

— Dieu se montre injuste en châtiant les peuples pour les crimes des rois...

— Israël, tu blasphèmes ! cria Titus : t'ai-je commandé de sacrifier au veau d'or et de brûler de la myrrhe sur les autels de Baal ? Nation sans courage et sans pudeur, tu n'as pas osé me glorifier à la face du ciel, en brisant l'idole des faux-dieux, en chassant les démons du mensonge, de la cruauté, du parjure... Tu n'as pas commis les crimes, mais tu les as laissé commettre, et ta faiblesse a redoublé l'audace des méchants. Autrefois, Israël, je t'avais donné pour te conduire un chef grand et fort. Il était l'objet de ton admiration, tu lui obéissais avec amour. Quand je le rappelai vers moi, pour échanger sa couronne périssable contre la couronne immortelle des élus, tes regrets ont éclaté sur sa tombe... Mais, ô peuple lâche et perfide, ta douleur était feinte et tes larmes n'étaient point sincères.

— Prends garde ! s'écria le vieillard qui avait parlé d'abord. Ministre du Dieu vivant, chacune de tes paroles doit porter le cachet de la vérité, de la justice. Oses-tu bien dire que le peuple d'Angleterre n'ait point sincèrement pleuré Cromwell ?

— Eh ! que m’importent encore une fois vos pleurs stériles ! Voici ce que je vous déclare, moi, le Seigneur : Vous avez laissé les impies recueillir l’héritage des saints, vous avez courbé la tête sous le joug de l’iniquité. Tu veux, Israël, que je ne lance pas ma foudre sur ton front coupable ; tu veux que ma colère épargne les enfants... Réponds-moi, qu’as-tu fait des cendres du juste ?

— Maudit soit le Stuart !

— C’est par ses ordres qu’elles ont été exhumées des caveaux de Westminster !

— Et ne pouvais-tu défendre, peuple d’Albion, les restes sacrés de ton héros ? J’ai vu les tombes ouvertes, et j’ai dit à la Peste, noire compagne de la Mort : Va ! déploie les ailes funèbres, descends sur cette vieille Angleterre ; souffle sur les cadavres qu’on n’a pas craint de ravir au sépulchre, pour les exposer sous le ciel, et répands dans les nuages leurs exhalaisons putrides.

— Ayez pitié de nous, Seigneur ! criait la foule en se frappant la poitrine.

— Et j’ai dit encore au fléau : Quand tu auras propagé la corruption dans l’air que ce peuple insensé respire, tu iras t’asseoir alternativement au seuil de chaque demeure. Tu entasseras les victimes dans les rues de la cité maudite, jusqu’au jour où son aveuglement cessera, jusqu’ au jour où les vivants se décideront enfin à rendre à la sépulture ceux dont ils ont troublé l’éternel repos.

Titus avait à peine proféré ces dernières paroles, que l'auditoire tout entier se dressa comme un seul homme.

Un cri terrible se fit entendre.

— A Tyburn !...

— Frères, dit le prédicateur, allez ! et puissiez-vous fléchir le ciel par cette réparation tardive !

La foule se précipita vers la grande porte du temple.

Semblable à un torrent dont on a rompu les digues, elle inonda le parvis, traversa la place voisine et prit le chemin de Tyburn, entraînant avec elle tout ce qui se trouvait sur son passage, hommes, femmes, enfants, vieillards ; se grossissant à chaque pas, se pressant pour recueillir la population des carrefours, et rugissant dans sa course rapide, comme l'aiglon au plus fort de la tempête.

Buttler et Titus se trouvèrent seuls dans l'église déserte.

— Eh bien ! dit celui-ci, qui venait de descendre de la chaire, tu connais maintenant l'influence que j'exerce.

— Oui... tu peux être un homme utile.

— Dis un mot, et ce peuple se ruera du côté de Whitehall, prêt à écraser le Stuart sous les ruines de son trône.

Il faudra nous entendre là-dessus, dit le sommelier d'un air pensif.

— Quand te reverrai-je ? demanda Titus.

— Cette nuit, à ma taverne.

Ils se quittèrent. John était loin de prévoir les événements qui devaient empêcher le rendez-vous.

En sortant de l'église Saint-Paul, il se dirigea vers le palais.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

Séance royale.

La cour était rassemblée dans la salle du trône.

Parmi les seigneurs exclus du petit lever se trouvaient le duc d'York et le prince d'Orange. Coventry, revenu de la chambre haute, avait rejoint Buckingham.

Charles traversa, le chapeau sur la tête, les deux lignes de courtisans inclinés sur son paysage.

Au moment où Buttler allait se réunir à cette troupe brillante, il aperçut, à l'autre extrémité de la galerie qu'il venait de parcourir, Fiamma, que sir James amenait à la séance royale.

La petite main gantée de la duchesse était engloutie dans l'espèce de patte de crabe que lui avait offerte son énorme sigisbé.

Toute autre que Buttler aurait difficilement reconnu la jeune bohémienne sous le véritable costume de reine qu'elle portait alors. Elle était vêtue d'une robe de velours nacarat, dont l'étroit corsage dessinait une taille élégante et laissait à découvert des épaules brunes et satinées comme celles

d'une créole. Sur le devant de cette robe, descendait une rivière d'émérides aux facettes diaphanes.

Charles avait fait royalement les choses.

Pendant son sommeil, on s'était empressé d'exécuter ses ordres, et les fournisseurs habituels de l'ancienne favorite étaient venus saluer l'idole du jour, en déposant à ses pieds les parures les plus éclatantes et les étoffes les plus soyeuses.

Le joaillier de la couronne avait apporté des bracelets et des colliers de diamants, qui scintillaient aux bras et au cou de Fiamma. Une garniture de perles fines était entrelacée dans ses noirs cheveux, dont les femmes de chambre avaient déroulé les nattes luisantes, pour les faire retomber en boucles touffues de chaque **côté des tempes**.

Casse-Tête accompagnait la duchesse, et n'était plus lui-même reconnaissable sous l'habit de cour qui avait remplacé ses haillons.

Il débutait dans son emploi de premier écuyer.

Pour se donner une contenance, ou voulant peut-être garantir la queue de la robe de velours des souillures de la poussière, il avait jugé convenablement de soulever cette queue traînante, et la tenait entre ses mains avec une gravité sublime.

Buttler s'approcha de Fiamma.

Celle-ci fit un signe à sir James et à l'écuyer. Ils se retirèrent à l'écart.

— Tu as sans doute quelques instructions à me donner ? demanda-t-elle à voix basse au vieux presbytérien ?

— Ma fille, dit John, te voilà sous les tentes maudites des adorateurs de Badl ! Ton âme est-elle sans effroi ? Es-tu sûre que ton cœur ne se révoltera point contre la loi du devoir ?

— Ordon ne-moi de frapper, tu me jugeras.

— Écoute, reprit John. Les circonstances nous emportent. Tous nos secrets ont été surpris par un homme dangereux. Que cet homme trouve son intérêt à nous trahir, et nous serons vendus sur-le-champ. D'un autre côté, le Stuart agit seul et ne prend plus mes conseils. Je devine ses intentions, mais je ne puis y mettre obstacle. Demain, peut-être, Buckingham, provoqué par le comte, perdra le ministère avec la vie.

Fiamma réfléchit pendant quelques secondes.

— Sais-tu, dit-elle, pourquoi Clary, ta fille, veut parler au roi ? Ce matin même, elle m'a suppliée de lui obtenir audience.

— Encore un nouveau motif de nous hâter, dit John. Pauvre enfant ! je lui ai brisé l'âme : sa douleur est bien légitime ! Allons, point de faiblesse !... Le dessein de Clary, quel qu'il soit, ne peut être que dangereux. Si elle se présente au palais, Charles doit être inaccessible pour elle.

Il raconta brièvement l'histoire du parchemin, retenu malgré Buckingham dans la demeure du boulanger de Fish-Street.

Le récit de Buttler fit connaître à Fiamma la nouvelle retraite de lady Shrewsbury.

— Du courage, ma fille, ajouta le sommelier. C'est maintenant qu'il faudra saisir le moment propice. L'aigle plane dans les nuages et ne se trompe pas d'une ligne en calculant la distance qui le sépare de sa proie. Comme lui, tu auras le coup d'œil sûr. Le génie de ton père te soutiendra. Si, par une circonstance impossible à prévoir, je me trouvais compromis, accusé, sacrifie-moi sans crainte... tu me vengeras ensuite.

A ces mots, ils se séparèrent.

La duchesse rappela sir James et son écuyer, qui la suivirent dans la salle du Trône. John y entra sur leurs traces ; mais il resta debout, en compagnie des gardes, et ne se mêla point aux courtisans.

Cette salle, où se donnaient les grandes audiences, était la plus vaste du château de Whitehall et la plus splendide. Elle était décorée de ces magnifiques tapisseries des Gobelins, si remarquables par la pureté du coloris, la finesse des nuances, et qui avait alors le mérite de la nouveauté. Colbert, le grand ministre, dont la gloire, comme celle de toutes les célébrités du même siècle, rejaillissait sur Louis XIV et lui mettait au front une auréole que l'histoire a voulu lui conserver, Colbert, disons-nous, venait d'acheter l'hôtel des Gobelins et d'y établir cette manufacture, jusqu'à ce jour sans rivale.

Sur les dessins de Lebrun, d'habiles ouvriers avaient su reproduire les principaux épisodes des guerres sanglantes d'York et de Lancastre, et Louis XIV avait envoyé ce cadeau vraiment royal à son cousin d'Angleterre.

Charles aimait à trôner. Souvent il lui arrivait de multiplier les audiences, sans autre motif que celui d'étaler aux yeux de la cour réunie la splendeur de ses costumes.

Jamais femme n'apporta plus de soins minutieux à sa toilette que cet autre Sardanapale, pommadé, musqué, tiré à quatre épingles, étudiant ses gestes, méditant ses poses, et craignant toujours ou de gâter le satin de ses pourpoints, ou de froisser un nœud de rubans, ou de chiffonner ses dentelles.

Le duc d'York se dirigea vers le trône sur lequel son frère venait de prendre place. Il était accompagné de Guillaume d'Orange, et tous les deux s'avancèrent jusqu'aux premiers degrés de l'estrade.

Cet autre fils de Charles I^{er} avait étudié le métier des armes sous Turenne. Il passait pour être doué d'une foule de qualités brillantes et donnait de vastes espérances, qui ne se réalisèrent en aucune sorte, lorsqu'il prit la couronne sous le nom de Jacques II.

Son visage et celui de Guillaume portaient les traces du mécontentement.

On sait que le roi n'avait admis au petit lever ni le duc ni le jeune prince.

Néanmoins, Jacques ne fit entendre aucun reproche et présenta gravement au monarque le fiancé de la princesse Marie.

— Soyez les bienvenus, dit Charles... toi surtout, frère, qui nous reviens chargé des lauriers de la victoire.

Guillaume prenant aussitôt la parole avec une hardiesse surprenante, car il avait à peine dix-sept ans, et sa figure était imberbe comme celle d'un page

— Sire, dit-il, voilà qui me coûte un cheval d'Espagne du plus grand prix.

— Veuillez nous expliquer cette énigme, prince, dit Charles.

— Depuis deux heures nous faisons antichambre, mylord et moi, continua Guillaume en montrant le duc d'York, et j'avais parié que Votre Majesté n'était pas instruite de la défaite de la flotte hollandaise.

A ces mots, les courtisans serrés autour du trône firent entendre un murmure d'approbation.

Chacun d'eux avait pris de l'humeur et gardait rancune au monarque pour avoir quitté ses draps sans leur présence et changé de ministère sans leur avis.

— Vraiment ? dit Charles, légèrement déconcerté. Ne pourrait-on savoir les motifs qui vous engageaient à parier votre cheval d'Espagne ?

— Sous le règne de Cromwell, poursuivit Guillaume, on célébrait autrement une victoire : le canon de la tour grondait, les cloches de toutes les paroisses sonnaient à grande volée ; le protecteur lui-même allait jusqu'aux portes de Londres à la rencontre de celui qui ajoutait de nouveaux fleurons à la couronne de gloire de l'Angleterre.

— Très bien ! murmura doucement une voix de femme, à deux pas de Guillaume.

Il se retourna.

Derrière lui se trouvaient nombre de dames de la cour conduites par des seigneurs et attendant avec impatience le moment d'être présentées au roi. Dans la pensée du jeune homme, celle qui lui avait parlé devait être la plus jolie, et ses yeux s'arrêtèrent sur Fiamma, éblouissante de parure et de fraîcheur.

Cependant Charles, après un instant de silence occasionné par la surprise, répondit à Guillaume :

— Vous êtes jeune, prince, et nous voulons bien ne pas jeter un blâme trop direct sur les paroles qui viennent de vous échapper.

— Je ne les rétracte pas, sire, dit le jeune homme, désirant mériter de plus en plus l'assentiment de la dame mystérieuse, et ne tenant pas le moindre compte des regards suppliants du duc d'York.

— Ainsi, vous persistez à établir un parallèle entre nous et l'usurpateur ?

— Presque toujours un usurpa leur est un grand homme. On ne doit pas rougir de l'imiter dans la noblesse de ses actions.

Charles fit un geste dédaigneux. Il détourna ses regards de Guillaume pour les reporter sur son frère.

— Mylord, dit-il, nous avons le projet de vous nommer grand-amiral, et nous vous conférons cette haute dignité. Voilà certes, de quoi nous laver du reproche d'indifférence à votre égard. Coventry devra présenter aujourd'hui même les let—tres—patentes à notre signature. Recevez également nos félicitations bien sincères au sujet du gendre que vous vous êtes choisi, my lord. Si la Providence continue de nous refuser un héritier direct, les principes si hautement professés par le prince d'Orange ne vous laisseront pas longtemps sur le trône, où vous devez vous asseoir après nous.

La figure de Guillaume devint écarlate. Les desseins ambitieux qu'il devait exécuter un jour étaient loin d'avoir pris naissance dans son esprit, et ce fut sincèrement qu'il s'écria :

— Sire !... Oh ! cette insinuation de Votre Majesté ne peut être sérieuse !... Je promets ici, devant toute la cour...

— Assez ! interrompit le roi. Vous le saurez, prince, nous ne sommes pas non plus dans l'habitude de rétracter nos paroles.

Malgré tout, Guillaume allait répondre ; mais une main le tira par les basques brodées de son pourpoint, et ces mots, prononcés à voix basse comme les premiers, arrivèrent à son oreille :

— Ne promettez rien... vous seriez parjure.

En même temps, la duchesse de Sydney le frôla de sa robe au passage. Le roi venait de faire un signe au ministre chargé de la présenter.

Charles avait eu jusque-là deux manières de recevoir une dame aux grandes audiences : ou il la laissait au bas de l'estrade avec celui dont elle était accompagnée, la renvoyant après quelques paroles aimables : ou il l'engageait à venir s'asseoir sur un siège voisin du trône, afin de s'entretenir plus intimement avec elle. Cette faveur, comme on le pense, était la plus enviée, bien qu'elle s'adressât rarement à d'autres qu'aux favorites, ou à celles prêtes à le devenir.

A l'approche de Fiamma, le roi se leva de son trône, chose dont jusqu'alors on n'avait pas eu d'exemple, et fit quelques Pas à la rencontre de la duchesse pour lui offrir la main et la conduire au siège.

Or, dans celle que Charles faisait asseoir à sa droite, Buckingham, frappé de surprise, reconnut la suivante de lady Shrewsbury ; mais presque aussitôt il rencontra le regard impérieux du roi, qui lui défendait une indiscretion.

L'étonnement était si complet parmi les dames et les courtisans, que personne n'écouta le discours de présentation de sir James.

D'ailleurs, le roi se hâta de l'interrompre.

— C'est bien, mylord, lui dit-il, nous protégerons votre jeune parente, et nous voulons nous-même lui faire les honneurs du palais de Whitehall. Il nous reste à recevoir votre serment et celui de vos collègues ; nous lèverons ensuite la séance.

Buckingham et Coventry vinrent se réunir à sir James. Tous les trois prononcèrent, agenouillés, la formule du serment.

C'était le signal donné pour la provocation du comte.

A peine le premier ministre se fut-il relevé que Shrewsbury s'avança hardiment vers le roi.

— Sire, dit-il, je vous demande l'autorisation de démasquer en votre présence un misérable qui s'est joué de mon honneur.

— En vérité, répondit Charles, nous n'avons jamais refusé justice à personne, et nous l'accorderons par conséquent à l'un de nos serviteurs les plus fidèles. Veuillez nommer l'homme dont vous avez à vous plaindre.

Shrewsbury se tourna vers le premier ministre et dit, en le frappant d'un de ses gants au visage :

— Le misérable dont j'ai parlé c'est toi !

George poussa un cri terrible.

Il était loin de s'attendre à un pareil affront devant toute la cour, et jeta sur le monarque un regard plein de menace.

Mais Charles avait tout prévu.

Sans laisser paraître le moindre trouble, il soutint le regard de Buckingham et dit au comte :

— Prenez garde, mylord ; nous ignorons de quelle nature doit être votre accusation... il faudra l'appuyer de fortes preuves.

— Je ne veux pas rougir en face d'un si grand nombre de témoins ! s'écria Shrewsbury ; qu'il vous suffise de l'apprendre, sire, l'outrage que j'ai reçu se lave avec du sang !

— Donc, poursuivit-il, en s'adressant à Buckingham, je te défie, à pied on à cheval, au pistolet ou à l'épée, avec une part égale au soleil et à la poussière. Si tu choisis les armes à feu, nous en chargerons une seule et nous placerons les canons sur nos poitrines... quel est ton choix ?

— L'épée, murmura George avec un accent de fureur.

— Tu n'as pas de chance, dit Shrewsbury : je te conseille de faire ton testament.

— Je vais y procéder à l'heure même et léguer la honte à qui de droit ! s'écria le duc, apercevant au seuil de la porte ce même officier des gardes auquel il avait donné mission d'aller ressaisir le parchemin chez le boulanger de Fish-Street.

— Attends, dit Shrewsbury, fixons les autres conditions du combat.

— N'importe, je les accepte toutes.

— Il sera permis aux seconds de se battre sous le masque. Celui d'entre eux qui sera vainqueur remplacera le premier tenant couché sur la poussière.

— Ah ! fit Buckingham, adressant à Charles un singulier sourire, je devine le nom de celui qui tient à cacher sous le masque son noble visage.

Un coup d'œil rapide fut échangé entre Fiamma, toujours assise près du trône, et Buttler, qui n'avait pas quitté sa place au milieu des gardes.

— Heureusement, poursuivit le duc, je connais un moyen d'empêcher ce haut personnage de mettre ses jours en périls, et je vais le forcer à me donner sans retard une réparation éclatante.

Cela dit, il traversa la foule des courtisans et se dirigea vers l'officier des gardes, auquel il demanda s'il avait accompli sa mission.

Le roi fit approcher le comte et lui dit brièvement :

— A la moindre parole indiscrete, tue-le ! je te l'ordonné. Nous invoquerons, pour justifier ce meurtre, l'outrage fait à notre majesté royale.

Cependant l'officier ne répondait pas à Buckingham.

George renouvela sa demande avec colère, et, seulement alors, il fit une remarque alarmante.

L'homme auquel il adressait la parole avait le visage couvert d'une pâleur blafarde, et les joues semées de taches violettes, Ses yeux se dilataient avec force : on eût dit qu'ils allaient s'élancer hors de leur orbite, et ses dents s'entrechoquaient au milieu d'un frisson mortel.

Buttler vint à Buckingham et lui dit assez haut pour être entendu de la salle entière.

— Ignorez-vous, mylord, que la peste s'est déclarée dans Londres, et ne voyez-vous pas que cet homme en est frappé ?

Ces mots lugubres, LA PESTE ! jetés pour la première fois et sans préliminaires sous les voûtes de la royale demeure, produisirent un effet terrible.

Le roi se leva de son trône, entraîna la duchesse et courut se réfugier à l'autre extrémité de la salle.

Toute la cour partagea sa terreur, et le suivit en tumulte.

L'officier des gardes était réellement atteint du fléau. Le germe de la contagion se trouvait dans l'air, et la peur avait fait le reste.

Pendant le trajet de Fish-Street à Whitehall, le malheureux ressentit les premières atteintes ; néanmoins il voulut s'excuser auprès du ministre et lui apprendre devant quel obstacle il avait reculé ; mais il arriva pour montrer les progrès effrayants que le mal pouvait faire en une heure. Sa langue glacée n'articulait pas une parole ; ses traits devenaient de plus en plus livides, et bientôt, chancelant comme un homme ivre, il alla tomber la face contre terre et barra de son cadavre l'entrée de la salle du trône.

— Fuyons ! s'écria le roi. Vite, préparez-nous les équipages !

— Et le duel, sire ? demanda Shrewsbury.

— Nous quittons Londres pour aller, dès ce soir, habiter le château de lady Sydney, dans les environs de Great-House. Demain, au point du jour, la rencontre peut avoir lieu sous les arbres de la forêt de Windsor.

— Tu as entendu ? murmura Fiamma, se penchant à l'oreille de son écuyer. Cours à la taverne de John. Que la comtesse soit avertie sur-le-champ ; tu rejoindras ensuite les équipages.

Monarque et courtisans disparurent dans les galeries détournées, car personne n'eût osé franchir la sinistre barrière placée par la mort à la porte principale.

Le premier ministre allait fuir comme les autres, lorsque John le retint.

— Que pensez-vous, mylord, du succès de votre tentative ? Décidément vous jouez de malheur. La peste a mieux défendu le logis de William que n'eussent pu le faire des milliers d'hommes chargés de cette défense. Après tout, sachez-le, mylord, j'ai pris des mesures pour ne pas laisser retomber en votre pouvoir l'acte signé par le roi.

— Tu veux me perdre ? demanda George avec trouble.

— Non... Je dois oublier ma haine, étouffer ma colère et ménager l'indigne séducteur de ma fille, l'homme qui n'a pas craint d'apporter la honte sous un toit hospitalier. Vos services me sont de plus en plus indispensables, et vous n'avez rien à craindre de ma rancune.

Ces derniers mots de Buttler étaient empreints d'un terrible cachet d'ironie.

— Va, pensa-t-il, homme égoïste et méprisable, tu n'es plus désormais pour nous qu'un instrument inutile !... Nous pouvons le broyer sous nos pieds. Si, comme j'ai lieu de le croire, Charles a indiqué ma botte secrète au comte, tu ne tarderas pas à recevoir le châtiment de ton crime.

— Mais, ajouta-t-il à haute voix, ce cadavre vous gêne... Sortons d'ici, mylord.

Il entraîna Buckingham hors de la salle du trône.

— Ce duel ne peut avoir lieu, n'est-ce pas ? dit le duc. Si je suis tué, tu n'as personne à mettre à ma place. Il faut nous servir une seconde fois du talisman Menacé de nouveau, Charles forcera Shrewsbury à m'adresser des excuses.

— Je dois en convenir, répondit John, c'est pour vous une chose pénible, de jouer votre vie dans un moment où vous touchez au faîte de la puissance. N'importe, il faut vous battre.

— Ainsi, tu m'as trompé tout à l'heure, dit Buckingham ; ton intention est de me punir de mes torts ? Mais je saurai les réparer ; je jure d'épouser ta fille.

— Jamais ! cria Buttler. Vous l'avez séduite par désœuvrement, par distraction, pour amuser les heures de votre exil de la cour, et c'est une lâcheté, mylord. Mais je ne sacrifierai pas cette malheureuse enfant à vos dédains... non ! Peut-être y a-t-il, ici-bas, un honnête homme qui pensera,

comme je le pense moi-même, qu'un moment d'erreur ne doit pas faire tache sur toute une existence.

— Ainsi tu es inflexible ? Pourtant, tu ne l'ignores pas, un nœud indissoluble nous lie désormais, ta fille et moi... Clary doit être mère.

— Infâme ! cria John portant la main sur sa dague, et tu oses !...

Mais il s'arrêta.

Sa colère passa comme un nuage. Il reprit froidement :

— Ceci ne change rien à ma détermination, mylord. Ne jetons pas nos intérêts personnels et nos discussions privées au milieu de la sainte et noble cause dont nous avons pris la défense. L'heure est venue de frapper le grand coup. Vous avez deviné comme moi la chance heureuse qui nous est offerte. Le ciel veut nous épargner la souillure d'un assassinat.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

En vente

LES MÉMOIRES D'UN VIEUX GARÇON par A. de GONDRECOURT.

LA BELLE GABRIELLE par AUGUSTE MAQUET, collaborateur
d'ALEXANDRE DUMAS, auteur du COMTE DE LAVERNIE, etc., etc.

LES CATACOMBES DE PARIS par ÉLIE BERTHET.

LES PAYSANS, SCENES DE LA VIE DE CAMPAGNE par H. DE
BALZAC.

LA FÉE DU JARDIN par madame la comtesse DASH.

LA ROCHE SANGLANTE par MOLÉ - GENTIL HOMME, auteur de
ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER, etc., etc.

LES CAVALIERS DE LA NUIT par le Vicomte PONSON DU TERRAIL,
auteur de la TOUR DES GERFAUTS, etc., etc.

Bibliothèque nationale de France



Tous les renvois de pages contenus dans ce
texte font référence à l'édition originale